



© Debi Cornwall, Liberty Center Band Room, de la série Welcome to Camp America, 2014-2016. Courtesy CPG



© Debi Cornwall, Playground, Windward Side, 2014, de la série Welcome to Camp America, 2014-2016. Courtesy CPG

SOMMAIRE

PUBLICATIONS	4
NOUVELLES EXPOSITIONS	14
EXPOSITIONS EN COURS	44

PHOTO-THEORIA

Magazine mensuel sur l'actualité de la photographie contemporaine

Rédaction : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Photo-Theoria vous propose des comptes rendus de publications récentes et d'expositions en lien avec la photographie contemporaine, ainsi qu'un aperçu de l'actualité des expositions de photographie en Suisse. Créé en 2011, Photo-Theoria est un magazine en ligne et un site de ressources pédagogiques. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'Association Internationale des Critiques d'Art (AICA). Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image au CEPV depuis 1997. De 1998 à 2004, elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne. Elle s'engage dès 1998 dans la promotion de la création actuelle, en particulier comme membre fondateur et présidente de NEAR, association suisse pour la photographie contemporaine de 2009 à 2013. Elle a été rédactrice en chef de NEXT, mensuel édité par NEAR, de 2008 à 2015. Dernier essai paru en 2016 : " Réflexivité dans la photographie contemporaine " : <http://phototheoria.ch/up/reflexivite.pdf>



© Debi Cornwall, Recreation Pen, Camp Echo, 2015, de la série Welcome to Camp America, 2014-2016. Courtesy CPG

Debi Cornwall. Welcome to Camp America

" Un état qui ne devrait pas exister, mais qui est déclaré d'exception, est promis à un bel avenir si nous, les citoyens, ne défendons pas l'Etat de droit.

C'est cette réflexion, entre autres, qui a dû pousser Debi Cornwall [1973, USA] à s'adresser à la direction de la base marine de l'armée américaine de Guantánamo sur l'île de Cuba. L'artiste avait travaillé les 10 années précédentes en tant qu'avocate aux Etats-Unis pour la défense des droits de l'homme, luttant par exemple pour la libération de citoyens incarcérés sans preuve évidente et qui, comme maints procès l'ont démontré, étaient innocents. Lassée du travail de bureau, elle s'est souvenue de ses premiers pas en tant qu'étudiante en art et en photographie pendant trois ans à la Rhode Island School of Design puis un an pour le BA à la Brown University de New York.

On dit souvent que pour faire une bonne photographie, il faut commencer par se trouver au bon endroit. Alors, se faire ouvrir les portes de la base militaire de Guantánamo, connue pour sa pratique de la torture, relève déjà de l'exploit. Mais là où le travail de Debi Cornwall prend encore plus de force, c'est dans son habileté à photographier ce qu'on lui permet, et ceci d'une manière telle que nous nous retrouvons face à un mobilier, intérieur et extérieur, qui ressemble sur la plupart des images si étrangement à notre environnement quotidien – celui de toutes les classes moyennes confondues. [...]

Cette démarche sur la corde raide, de négocier avec les autorités militaires chaque image et de ne jamais faire leur jeu tout en construisant avec chaque photographie un imaginaire que le pouvoir le plus brutal – ils torturent avec la bénédiction du nouveau président des Etats-Unis – n'est pas capable de saisir, relève d'une haute idée d'unir des préoccupations esthétiques et politiques. [...]"

Joerg Bader, Directeur du Centre de la Photographie Genève

Source : dossier de presse

→ CPG – Centre de la Photographie Genève, 17.03 – 14.05.2017, www.centrephotogeneve.ch, voir p.48

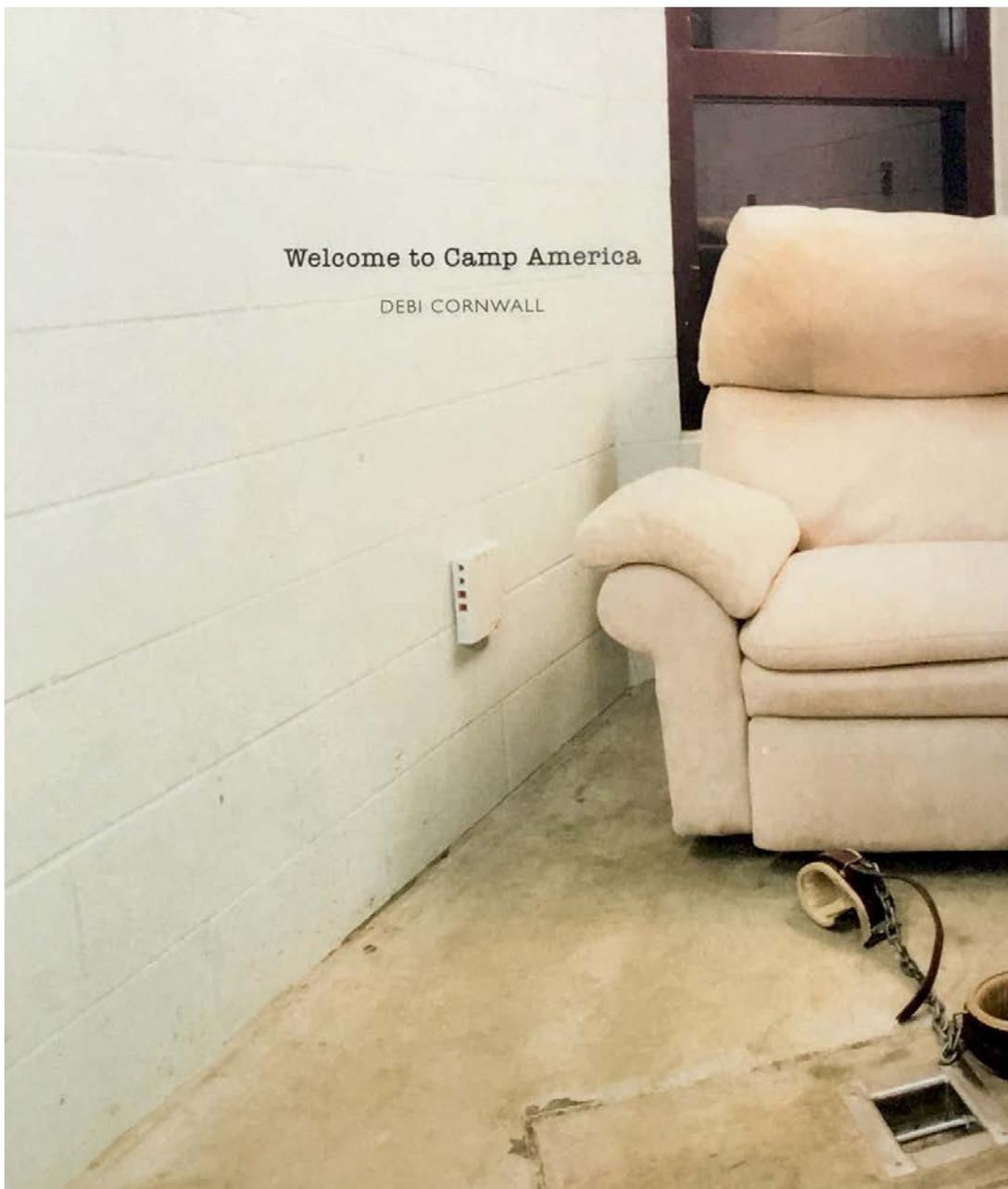


Impression du livre de Debi Cornwall. Posté par Radius Books sur Twitter.com le 22.2.2017

PUBLICATIONS

Les brefs comptes rendus qui suivent sont spécifiquement consacrés à des ouvrages en lien avec l'actualité des expositions présentées plus loin dans *Photo-Theoria* #19. Au fil des ans, les institutions suisses qui exposent de la photographie développent une politique éditoriale – souvent sous forme de collaborations – qui donne une portée internationale à leur programmation. Ces livres montrent qu'un soin tout particulier a été apporté autant au contenu – par une sélection d'essais de qualité – qu'aux matériaux et à la forme finale. D'intéressants choix graphiques et esthétiques mettent en valeur les travaux photographiques ainsi que le dialogue entre images et textes. Je vous invite à toucher et à prendre entre vos mains ces objets – du petit ouvrage de poche au coffret luxueux – qui vous offrent un plaisir nouveau à chaque feuilletage, puis lors d'une lecture plus attentive

Nassim Daghighian



Debi Cornwall. Welcome to Camp America

Santa Fe, Radius Books, 2017 ; insert édité par le CPG
www.radiusbooks.org

Ce magnifique ouvrage – reliure "à la Suisse" avec couture apparente – présente le travail de Debi Cornwall sur "Gitmo", surnom donné aux centres de détention militaire de haute sécurité de Guantánamo (Cuba). Le projet au titre ironique, *Welcome to Camp America*, est divisé en trois parties : *Gitmo at Home*, *Gitmo at Play* traite de la vie quotidienne de ceux qui n'ont pas choisi d'être là, soldats comme détenus ; *Gitmo on Sale* montre les objets que l'on trouve dans les boutiques de souvenirs de la base navale U.S. ; *Beyond Gitmo* aborde la vie de la "diaspora" après sa sortie de Gitmo, avec les portraits de dos de quatorze anciens prisonniers, libérés mais vivant dans des conditions difficiles. La photographe est allée à leur rencontre dans neuf pays différents. Ces portraits environnementaux sont imprimés sur des feuillets à part, insérés en divers endroits significatifs de l'ouvrage. Quelques brèves informations factuelles nous relatent le vécu de ces ex-détenus. Cette partie du projet évoque aussi bien la série documentaire de Taryn Simon, *The Innocents* (2002), que le passé d'avocate de Debi Cornwall, qui a souvent défendu la cause de personnes innocentes et acquittées grâce aux tests d'ADN. Les photos prises dans des lieux vides rappellent l'esthétique distancée des travaux de Lynne Cohen et la célèbre série de Lucinda Devlin, *The Omega Suites*, exposée en 2010 au CPG. Par contre, les images de souvenirs kitch auraient pu figurer dans un livre de Martin Parr...



© Debi Cornwall, Turkey Vulture (\$11.99), de la série Welcome to Camp America, 2014-2016

Les photographies de *Welcome to Camp America* forment toutefois un ensemble cohérent et pertinent, qui soutient le discours politique et critique de l'artiste américaine sur l'attitude de son propre pays.

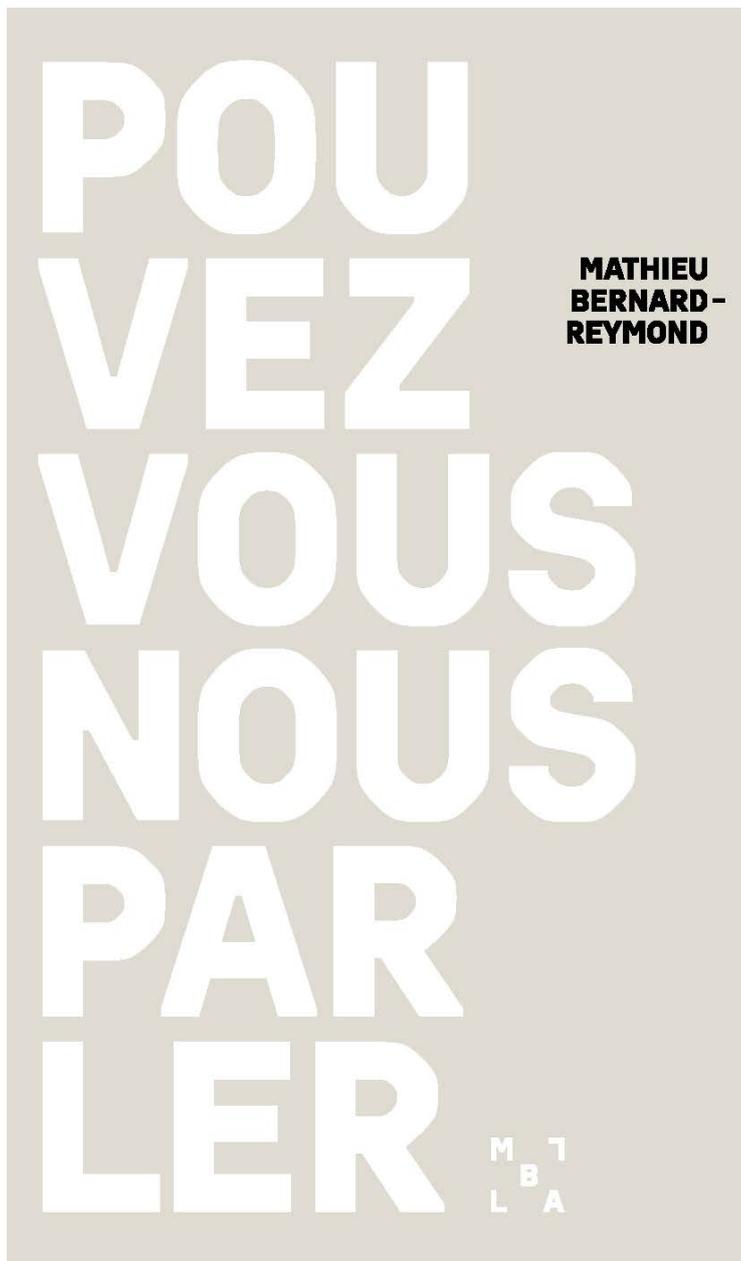
Le livre contient également des archives et de nombreux documents officiels sélectionnés par l'artiste. En fin d'ouvrage se trouvent trois essais : le texte autobiographique de Moazzam Begg, qui témoigne de son emprisonnement à Guantánamo ; le récit par Debi Cornwall de ses trois visites dans les centres de détention de la baie de Guantánamo et de l'enquête approfondie qu'elle a menée sur le sujet ; l'essai de Fred Ritchin, qui situe le projet dans son contexte historique. Le CPG édite à l'occasion de son exposition (p.48) un intéressant essai de la philosophe Christiane Vollaire, "Délocaliser", en français, anglais et arabe, inséré dans l'ouvrage. Debi Cornwall a fait un choix très engagé en proposant son livre en arabe et en anglais :

"Je voulais être en dialogue avec les personnes les plus affectées par ce sujet. Et c'est un subtil rappel au monde anglophone et européen que l'on ne résoudra pas la question terroriste tout seuls." *

La photographe souligne dans son essai les problèmes de droits humains soulevés par les conditions d'emprisonnement et l'impact du traumatisme pour les individus qui, la plupart du temps, ne retrouvent pas une vie décente. Textes et photos apparaissent chez elle comme une manière de susciter le débat public.

Nassim Daghighian

* Debi Cornwall, «J'ai voulu montrer le fun de Guantánamo, selon les GI», entretien réalisé par Caroline Stevan, *Le Temps*, 1.4.2017 : <https://www.letemps.ch/culture/2017/03/31/jai-voulu-montrer-fun-guantanamo-selon-gi>



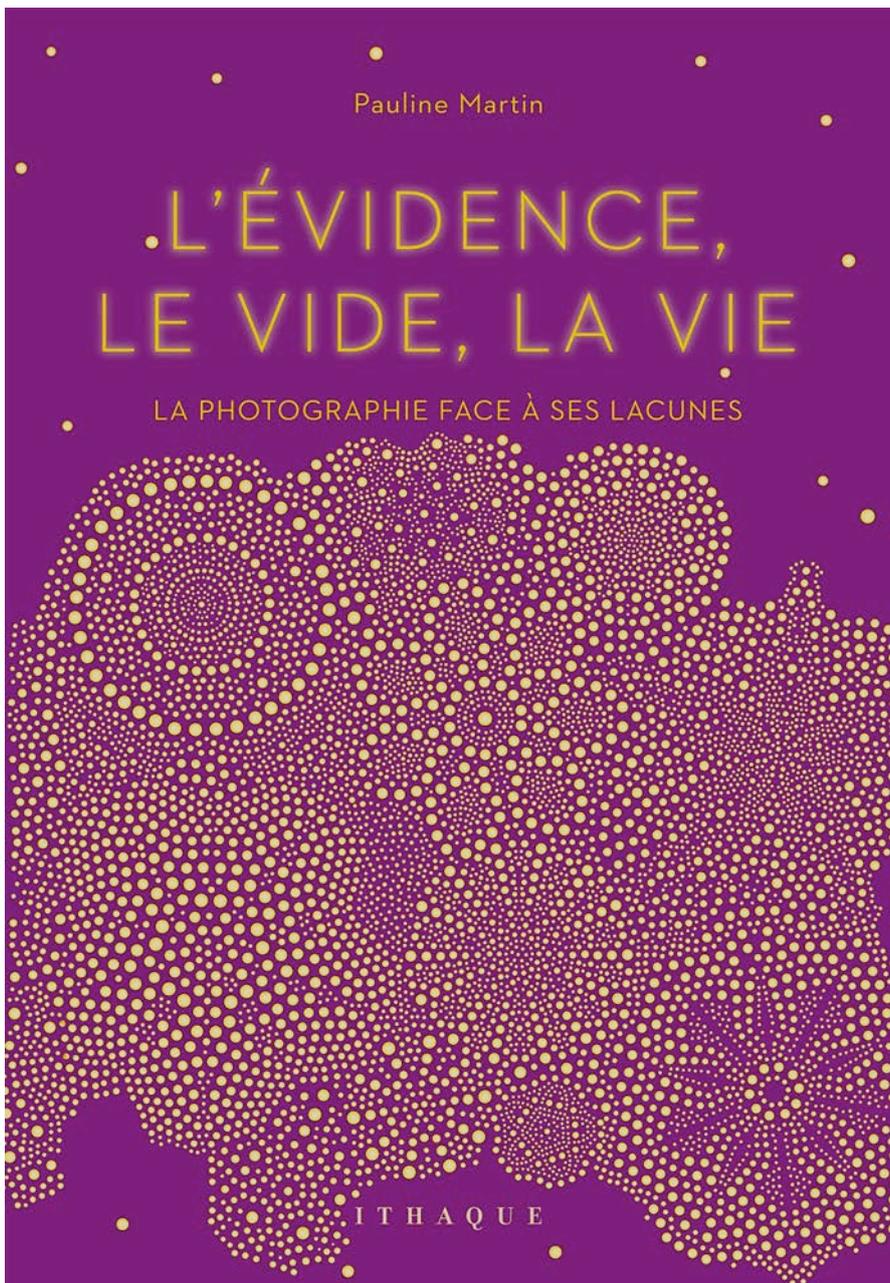
Conception graphique : © Atelier Florence Chèvre

Mathieu Bernard-Reymond. Pouvez-vous nous parler...

Entretien mené par Joël Vacheron, Le Locle, MBAL – Musée des beaux-arts du Locle, 2017
www.mbal.ch

Cet entretien fort intéressant est édité par le MBAL à l'occasion de l'exposition *Abstraction* (p.66), dans le cadre d'une série de petites publications dirigée par Nathalie Herschdorfer, Directrice du musée. Joël Vacheron, écrivain et sociologue, interroge Mathieu Bernard-Reymond (1976, FR) sur le parcours qui l'a amené à la photographie et sur sa pratique réflexive du médium, son évolution de l'argentique au numérique, ainsi que sur les images basées sur les nouvelles technologies en général : " En effet, depuis 2010 environ, on remarque que les photographes expérimentent toujours plus avec la matérialité du médium. C'est désormais un processus très naturel pour un photographe de faire une installation sculpturale et cela a contribué à réduire encore plus la séparation qui existait entre œuvres photographiques et œuvres plastiques. Dans le même temps, la pratique du photographe est devenue de plus en plus immatérielle. [...] C'est un moment très intéressant, car les options possibles sont vertigineuses et il y a toute une gamme de technologies qui nous plongent dans des environnements toujours plus intangibles et immersifs. Je suis très curieux de voir comment les photographes vont profiter de la réalité augmentée ou de la réalité virtuelle." MBR (p.12-13)

→ Version pdf : <http://www.mbal.ch/mbalwp/wp-content/uploads/MBAL-PUBLICATION-MATHIEU-BERNARD-REYMOND-FR.pdf>



Création et réalisation de la couverture : © Hansje van Halem

Pauline Martin. L'évidence, le vide, la vie. La photographie face à ses lacunes

Pully, Musée d'art de Pully / Paris, Ithaque, coll. Theoria Incognita, 2017

www.ithaque-editions.fr

Avec les œuvres de : Martina Bacigalupo, Eric Baudelaire, Rebecca Bowring, Aiki Braine, F&D Cartier, Cai Dongdong, Hans-Peter Feldmann, Mishka Henner, Laurent Kropf, Bill McDowell, Simon Rimaz, Simon Roberts, Miguel Rothschild, Joachim Schmid et Corinne Vionnet.

Ce petit ouvrage, au graphisme élégant et aux reproductions de qualité, est édité parallèlement à l'exposition du Musée d'art de Pully, *Évidences du réel* (p.52). Il contient un essai de 46 pages signé par Pauline Martin, curatrice de ce projet et commissaire d'exposition au Musée de l'Élysée, où elle assure la direction artistique de la Nuit des images. Le corpus d'œuvres est similaire à celui de l'exposition alors que le texte prolonge les réflexions qui s'y trouvent en germe. L'auteure s'appuie sur de nombreuses citations des incontournables références de la théorie de la photographie, comme les essayistes Walter Benjamin, André Bazin, Roland Barthes, Rosalind Krauss, Philippe Dubois, Georges Didi-Huberman, André Gunthert ou Joan Fontcuberta. Le texte reste toutefois accessible à tout étudiant en arts visuels qui s'intéresse à la relation dialectique entre présence et absence thématisée ici et résumée dans le titre quelque peu emphatique du livre.



© Bill McDowell, Mr. Tronson, farmer near Wheelock, North Dakota. 1937. Russel Lee. 8a22121 (detail), de la série Ground, 2016

L'ouvrage apporte plusieurs compléments d'interprétation des œuvres sélectionnées en expliquant la démarche des artistes par le biais de la théorie photographique, de la phénoménologie (M. Merleau-Ponty), de la psychanalyse (S. Freud) ou de citations sur l'art et le vide (G. Wajcman, M. Copeland). Les réflexions de Pauline Martin qui sont en relation directe avec les œuvres constituent la part la plus intéressante de son essai. Nassim Daghighian

"La photographie nous a historiquement habitués à une évidence référentielle, celle d'un réel qui se voit et qui se montre. L'évidence recherchée par les quelques œuvres contemporaines discutées ici est d'un autre ordre : elle tient à leur simple présence matérielle et à ce que ces images nous suggèrent de leurs supports et de leurs usages. [...]

Les artistes jouent volontairement avec cette tension entre, d'un côté, un papier qui s'exhibe et, de l'autre, un référent qui s'estompe. Nous ne pouvons pas toucher le tirage, ni toujours voir le référent. Paradoxalement, pourtant, ces œuvres nourrissent notre regard bien plus qu'elles ne le déçoivent, car l'absence même partielle de référent met en lumière à la fois l'inscription matérielle de la photographie dans notre monde et l'illusion de toute représentation pleine d'un autre monde, passé ou lointain. Dans ces travaux, la photographie affronte ses lacunes, mais ne s'en désolé pas. Elle nous rappelle à notre propre existence."

Pauline Martin (p.46)

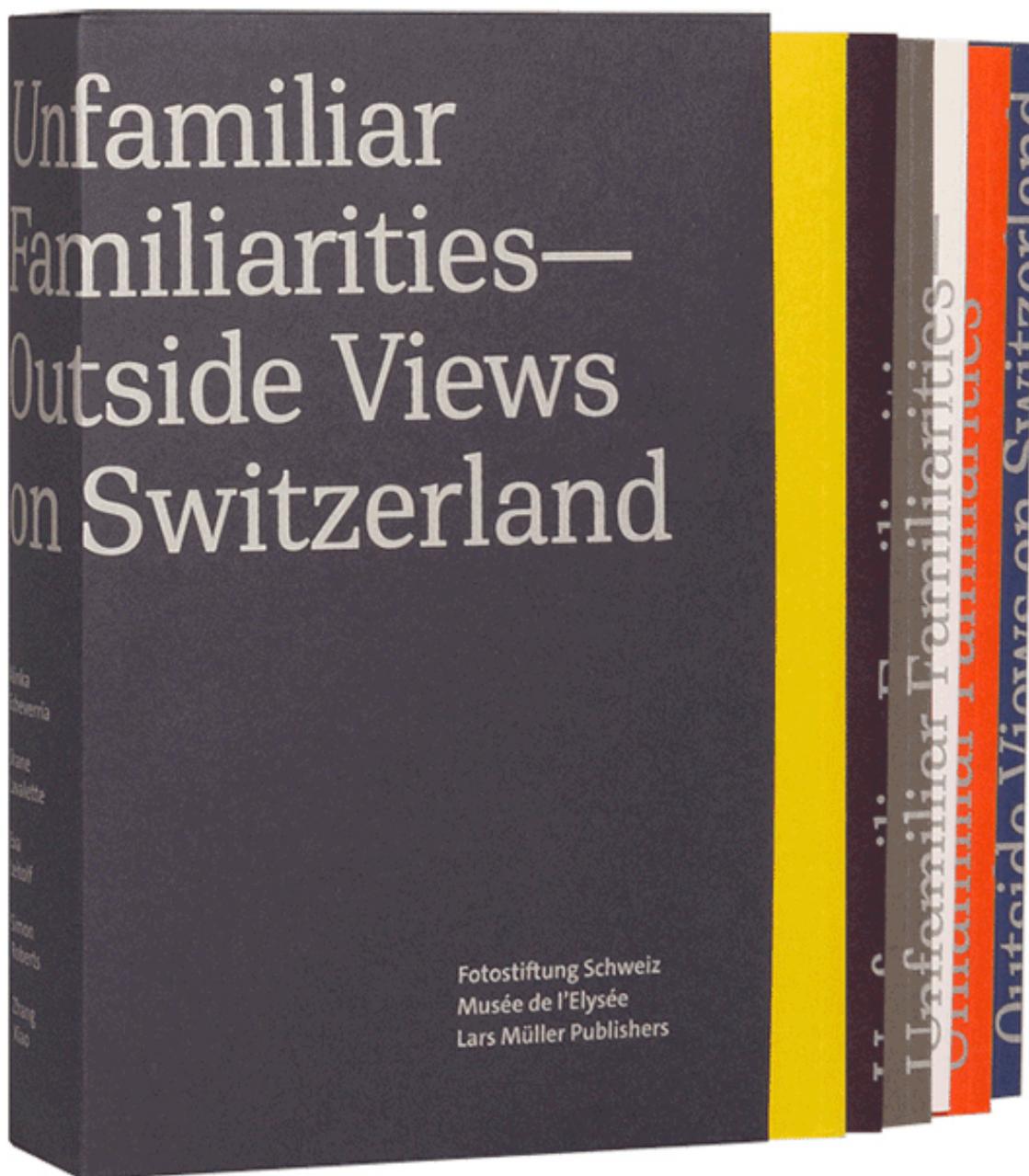


Francesco Jodice. Panorama

Winterthur, Fotomuseum Winterthur / Leipzig, Spector Books, 2017
www.spectorbooks.com

Le catalogue de *Panorama* (p.90) est paru en anglais chez Mousse Publishing (Milan) et en allemand dans une version éditée par le Fotomuseum Winterthur et Spector Books. Conçu par Francesco Jodice (1967, IT) comme une "anthologie déconstruite", l'ouvrage broché et richement illustré comporte un bref avant-propos des curateurs de l'exposition, Francesco Zanot (Camera, Turin) et Thomas Seelig (Directeur du Fotomuseum). Pas d'essai explicatif ni de présentation chronologique, la structure ouverte du livre a pour but d'inciter le lecteur à établir ses propres liens entre des domaines aussi variés que la planification urbaine, la politique, les médias, la culture visuelle, l'anthropologie ou la philosophie... Après une visite de l'exposition, riche en vidéos et en installations parfois difficiles d'accès, il est utile de se plonger dans cette publication où chaque œuvre est accompagnée d'un texte explicatif. Dans plusieurs cas, la notice est basée sur des extraits d'entretiens entre l'artiste et Francesco Zanot. En fin d'ouvrage, la liste des œuvres réalisées par Francesco Jodice de 1996 à 2015, présentée chronologiquement, permet au lecteur curieux de mieux comprendre l'évolution de l'artiste et de pouvoir se repérer plus facilement dans cet ensemble complexe, qui aborde de manière approfondie d'importantes thématiques résolument contemporaines.

Nassim Daghighian



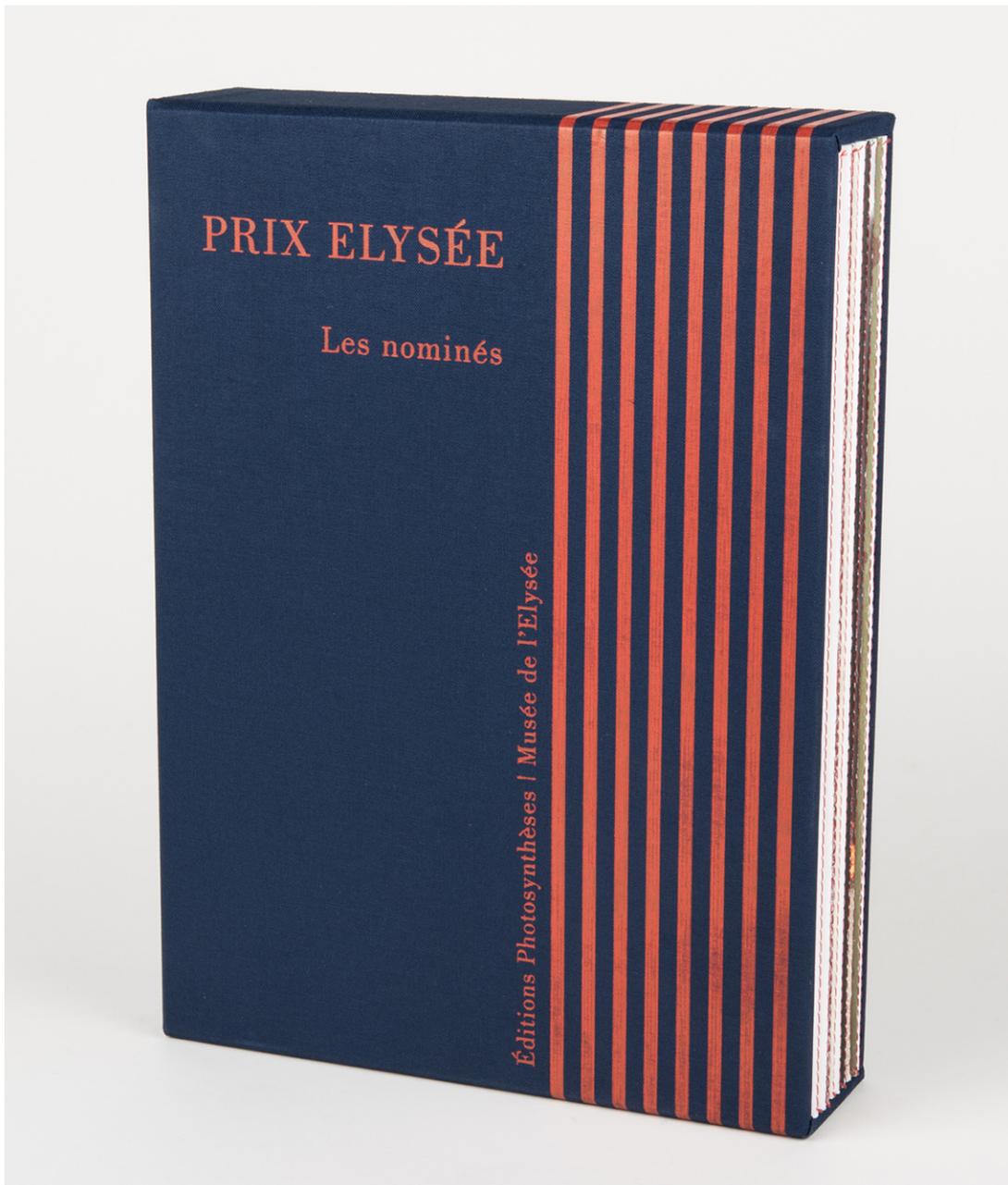
Graphisme : © Pilar Rojo

Unfamiliar Familiarities. Outside Views on Switzerland

Winterthur, Fotostiftung Schweiz / Lausanne, Musée de l'Elysée / Zurich, Lars Müller Publishers, 2017
www.lars-mueller-publishers.com

Avec les projets de : Alinka Echeverría, Shane Lavalette, Eva Leitolf, Simon Roberts et Zhang Xiao.
Textes : Daniela Bär, Tatyana Franck, Peter Pfrunder et Lars Willumeit.

Le coffret publié à l'occasion de l'exposition *Etrangement familial. Regards sur la Suisse* (p.82) – titre original : *Fremdvertraut. Aussensichten auf die Schweiz* – est conçu par Pilar Rojo (1981), graphiste espagnole basée à Cracovie. La boîte de carton gris anthracite contient six livres très bien réalisés (23x16.5 cm). Le premier contient des essais en trois langues (anglais, allemand, français). Chacun des cinq autres ouvrages est consacré à l'un des artistes de diverses nationalités invités par la Fondation suisse pour la photographie (Fotostiftung Schweiz) à proposer un regard extérieur sur la Suisse (il faut préciser que le projet est généreusement soutenu par Suisse Tourisme !). L'individualité de chaque démarche artistique est vraiment bien mise en valeur par les choix graphiques. Dans la logique de son installation vidéo sur les frontières, Eva Leitolf propose un élégant leporello recto-verso, qui est probablement le projet le plus politique de l'ensemble. Nassim Daghighian



Prix Elysée. Livre des nominés 2016-2018

Lausanne, Musée de l'Elysée / Arles, Photosynthèses, 2017
www.editionsphotosyntheses.fr

Avec les projets de : Isabelle Blanc & Olivier Hilaire, Elina Brotherus, Matthias Bruggmann, David Jiménez, Sofie Knijff, Jim Naughten, Emeka Okereke et Robert Zhao Renhui.
Textes : Tatyana Franck, Pascal Hufschmid, Michel Parmigiani et Holly Roussel Perret-Gentil.

Ce luxueux et coûteux coffret toilé réunit les projets des huit nominés de la deuxième édition du Prix Elysée. Excepté la brochure de textes, bilingue (français et anglais), qui comporte 32 pages, les huit cahiers dédiés aux artistes ne comptent que 16 pages. Il s'agit donc seulement d'un avant-goût des projets inédits que les nominés ont développés au cours du processus de sélection (ce 2^{ème} tour permettra de désigner le lauréat). Pour rappel, ils ont été sélectionnés par le Musée de l'Elysée parmi plus de 440 candidats du monde entier. L'ensemble offre ainsi un rapide survol des pratiques contemporaines de l'image photographique, ce qui est représentatif du Prix Elysée, ouvert à tous les genres.

Le graphisme très voyant est signé Marco Zappone, des Éditions Photosynthèses : les cahiers sont cousus de fil rouge et des bandes rouges, d'inclinaison variable, se retrouvent à la fois sur la toile du coffret et en couverture des neuf cahiers. Ce choix esthétique – le fil rouge pris en son sens le plus littéral – est clairement



trop envahissant car il agit visuellement au détriment des travaux individuels de chaque artiste, alors que la séparation en cahiers distincts avait certainement pour but de permettre à chacun de pouvoir se distinguer formellement.

Holly Roussel Perret-Gentil s'est attelée à l'exercice difficile de rédiger des essais sur des projets en pleine élaboration. Ses textes permettent toutefois de s'introduire dans l'univers propre à chaque artiste, par la mise en évidence de leurs caractéristiques ainsi qu'un survol de l'évolution de leur démarche.

Le texte de Pascal Hufschmid intitulé "Un prix de photographie comme catalyseur dans la carrière d'un artiste et la vie d'un musée" permettra aux futurs candidats de mieux comprendre les mécanismes d'un prix qui se veut à la fois prestigieux et avant tout destiné aux artistes à mi-carrière.

Mon principal regret à l'égard de cette publication est de ne pas pouvoir découvrir les travaux des nominés sous forme d'exposition, comme ce fut le cas lors de la première édition. Celle-ci offrait en effet aux visiteurs du Musée de l'Elysée l'occasion de se confronter personnellement aux projets en cours et de formuler ainsi leur propre jugement des travaux des nominés. Cette année, c'est un coffret de collection réservé à ceux qui en ont les moyens et, en raison de sa relative fragilité, qu'il sera parfois difficile de pouvoir consulter ailleurs que de la Librairie du musée. À ceux qui apprécient le travail des photographes nominés, je conseillerais plutôt de découvrir leurs excellentes monographies, comme celles d'Elina Brotherus !

Nassim Daghighian



© Anne Golaz, Le dos, de la série La Grande Scène, 2015. Courtesy de l'artiste

NOUVELLES EXPOSITIONS

Anne Golaz. The Shimmering Beast

Théâtre de Vidy, Lausanne, 22.03. - 29.04.2017

www.vidy.ch

" Mon parcours artistique est peuplé de figures animales et les questions de rapport aux bêtes apparaissent comme un motif récurrent dans mon travail photographique depuis son commencement. Ainsi surgissent des ombres portées dans lesquelles nous tentons de distinguer une forme animale ou humaine, ainsi se tracent et s'entremêlent des liens et des limites entre la société des hommes et le monde des bêtes. Pourtant il n'est pas question de définir ces rapports mais plutôt de faire apparaître, de faire miroiter, leurs complexités avec ses tensions et contradictions. Qu'il s'agisse de l'animal domestiqué -ou familial, presque humain, ou presque objet, ou de la bête sauvage, qui pourtant ne l'est plus, mais qui se dessine fructueusement dans nos désirs de liberté et d'authenticité, ou encore de créatures chimériques bien vivantes au cœur de mondes imaginaires ou de symboles identitaires. "Anne Golaz



© Anne Golaz, L'oeil, de la série Corbeau, 2016. Courtesy de l'artiste

C'est à pas de loup que l'animal traverse les images de la photographe vaudoise Anne Golaz, qui vit aujourd'hui entre Lausanne et la Finlande. Observant la vie rurale, les arrangements de l'homme avec la nature ou les symbolisations animales apparaissant dans les situations les plus inattendues, elle rend compte des relations de la société des hommes avec le monde animal. Elle rassemble ici un choix de photographies sous le titre *The Shimmering Beast* (d'après le film de Pierre Perrault *La Bête Lumineuse*), qu'elle expose dans La Kantina du Théâtre de Vidy.

Née en Suisse en 1983 et établie en Finlande depuis 2010, Anne Golaz a étudié à l'Université Aalto d'Art et de Design d'Helsinki, où elle a obtenu son Master en 2013 avec un mémoire intitulé *On photooks and Narratives*. En 2012, elle a suivi le programme de Master à la SVA -School of Visual Art à New York pendant six mois. En Suisse, elle a étudié à l'école de photographie de Vevey entre 2004 et 2008. Son travail photographique se caractérise par un intérêt pour le livre photographique ainsi qu'un langage visuel contrasté avec l'utilisation de lumière artificielle mélangée à une approche plus directe et documentaire. Son travail est exposé en Suisse et à l'étranger à de nombreuses occasions depuis 2008. Elle a également fait partie des photographes sélectionnés lors de l'exposition *ReGeneration2* (2010) par le musée de l'Elysée à Lausanne. En 2010 elle remporte le concours de l'Enquête Photographique du canton de Fribourg et produit un travail personnel autour du thème de la chasse, publié aux éditions Infolio.



© Anne Golaz, Karhu, de la série Metsästä, 2012. Courtesy de l'artiste

En Finlande, elle réalise *Metsästä (From the Woods)* qui a gagné la Mention Lumière du Festival Images de Vevey en 2012 et dont la publication aux éditions Kehrer fait partie de la sélection d'Aperture Paris Photo Book Award de 2012. Anne Golaz est aussi membre du collectif finlandais Maanantai avec lequel elle travaille sur différents projets d'expositions depuis 2011. Maanantai a publié le livre *Nine Nameless Mountains* aux éditions Kehrer en 2013, également sélectionné à lors du Paris-photo Aperture Book Award. Anne Golaz a également développé en collaboration avec Myriam Ziehli une plateforme de représentation de livres photo du nom d'Aaluägä présentée à Offprint Paris et lors d'autres événements depuis 2014. Elle travaille actuellement sur différents projets au Nord de la Finlande, en Suisse et en France. Et poursuit la conception de son dernier projet de livre *Corbeau*, développé en parallèle à un niveau pluridisciplinaire. *Corbeau* a été sélectionné au Concours Suisse de Design et exposé à Bâle en Juin 2016.

Exposition présentée dans le cadre de : *Être bête(s)*. Invité par le Théâtre de Vidy, l'auteur, dramaturge et scénariste Antoine Jaccoud propose d'explorer notre rapport omniprésent et paradoxal aux animaux.

Source : <http://programme-commun.ch/exposition-anne-golaz/>



© Anne Golaz, de la série *Corbeau*, 2014. Courtesy Galerie C et Coalmine

Anne Golaz, Tom Licht, Stéphane Winter. Home Stories

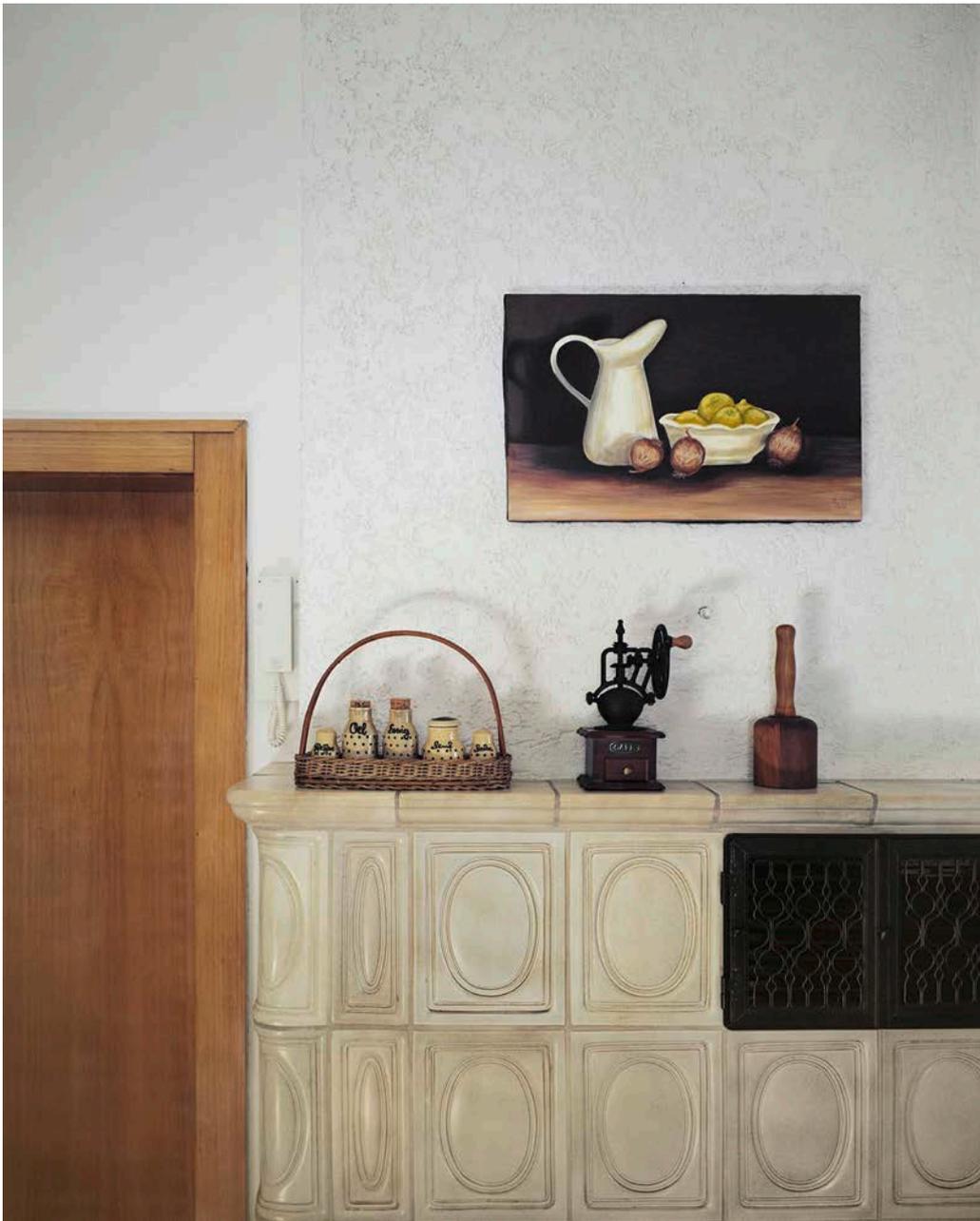
Coalmine – Forum für Dokumentarfotografie, Winterthour, 07.04. – 10.06.2017
www.coalmine.ch

Le thème de la famille, et la manière dont elle marque notre expérience de la vie, relie les trois artistes présentés dans *Home Stories*. L'exposition privilégie la narration, voire la mise en scène des traces existentielles : souvenirs de moments heureux ou de peurs enfantines, de pertes ou de découvertes...

Curateur : Sascha Renner

Anne Golaz. Corbeau

"*Corbeau* est une énigme, un personnage invisible et omniscient, un médiateur entre la vie et la mort. Comme dans le poème d'Edgar Allan Poe, il est aussi le symbole de ce qui ne sera « jamais plus », à l'image de la photographie à la quelle appartient tout instant révolu. J'ai réalisé ce travail sur une période de plus de 10 ans de 2004 à 2015, il comporte environ 115 photographies et plusieurs techniques différentes qui m'ont permis d'apprendre à développer mon propre langage visuel. Toutes les images que comporte cette série ont été réalisées en un même lieu, étroitement lié au domaine familial et aux membres de ma famille.



© Tom Licht, de la série Daheim, 2016. Courtesy Coalmine

Cette période de 10 ans représente donc mon parcours photographique et son évolution jusqu'à aujourd'hui sans pourtant que tout cela ne soit transcrit de façon chronologique.

Corbeau décrit donc le passage du temps dans un lieu défini sans aboutir à aucun dénouement précis. Les choses changent, les gens passent, mais impossible de savoir vers quoi. Construit autour d'un personnage central, ce travail évoque un moment charnière de transmission entre deux générations. Et au de là du monde rural qu'il représente, *Corbeau* suggère des thèmes fondamentaux, tel que le passage irrévocable du temps, la vie et la mort, le sentiment mélangé d'apparence à un lieu, l'héritage et la complexité des liens familiaux à la fois porteurs et destructeurs, le destin qui se trace peut-être dans les recoins claires-obscur de l'enfance." Anne Golaz, 2015

Source : http://www.annegolaz.ch/travaux/le_corbeau

Tom Licht. Daheim

Pour son travail *Daheim* (publié par Kehrer en 2016) Tom Licht (1972, CH) retourne après une vingtaine d'année dans la maison de ses parents. Le foyer réside avant tout les choses: comme la célèbre madeleine dans le roman Marcel Proust, des objets familiers réveillent pour le photographe des souvenirs et des sentiments liés à son enfance.



© Stéphane Winter, *die Winter*, 2017. Courtesy Coalmine

Stéphane Winter : die Winter

Commencée il y a plus de vingt-cinq ans, cette série puise ses racines dans la propre histoire de Stéphane Winter (1974, CH). Né en Corée du Sud, le photographe est âgé d'une année lorsqu'il est adopté par un couple de Suisses. Vers ses quinze ans, il se met à photographier ses parents adoptifs. Entre mises en scène et moments saisis sur le vif, ses images pleines d'humour et de tendresse évoquent les petits bonheurs quotidiens, jusqu'au décès du père du photographe en 2011.

En portant un regard positif et décalé sur sa propre adoption, Winter nous amène à repenser notre vision de la famille traditionnelle, et nous invite à nous défaire de nos idées reçues.

Source : <http://www.images.ch/fr/festival/programmation/artistes/stephane-winter-2>



© Thomas Baumgartner, Sans titre, 2017. Courtesy Coalmine

Thomas Baumgartner. The Heap Hole Wave

Coalmine – Raum für zeitgenössische Fotografie, Winterthour, 07.04. – 10.06.2017

www.coalmine.ch

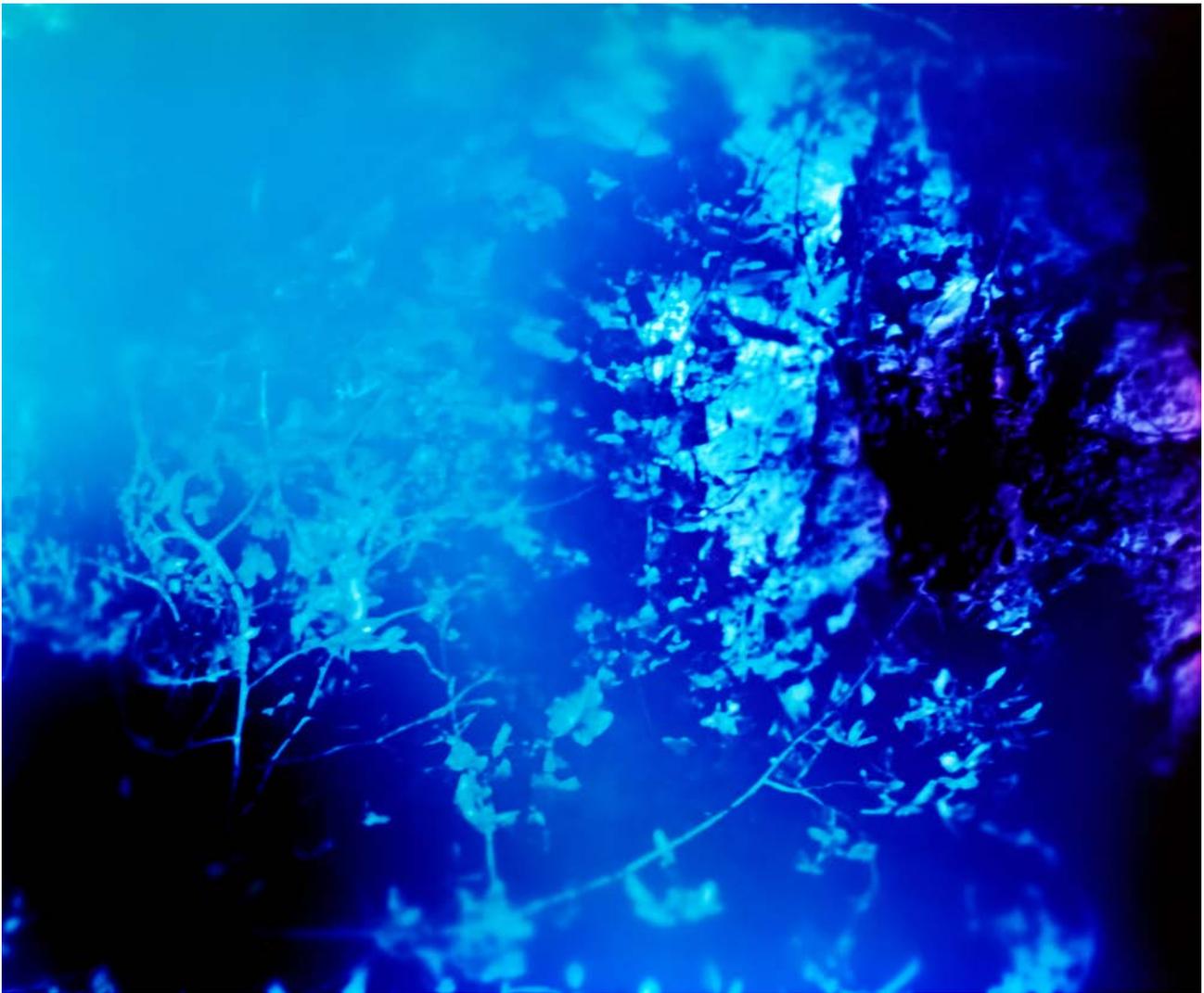
Après son apprentissage de polygraphe Näfels, Thomas Baumgartner (1990) a étudié de 2013-2017 la photographie à la Haute école d'arts de Zurich (ZHdK). Pour l'exposition *The Heap Hole Wave*, l'artiste a réalisé de nouvelles œuvres. Il s'intéresse aux objets du quotidien et à aux transformations qu'ils subissent dans le contexte de l'exposition. Le médium de la photographie joue pour lui un rôle majeur, bien que les processus qu'il observe impliquent aussi l'objet lui-même. Une forme d'échange, de dialogue entre les media s'établit ainsi dans la démarche de l'artiste.

Curatrice : Alexandra Blättler

Source : dossier de presse



© Thomas Baumgartner, Sans titre, 2017. Courtesy Coalmine



© Andrea Good, ES WARD / ES WIRD II 10, 2016, camera obscura, luminogramme, Fujiflex, monotype, 50x60 cm. Courtesy S. Witsch

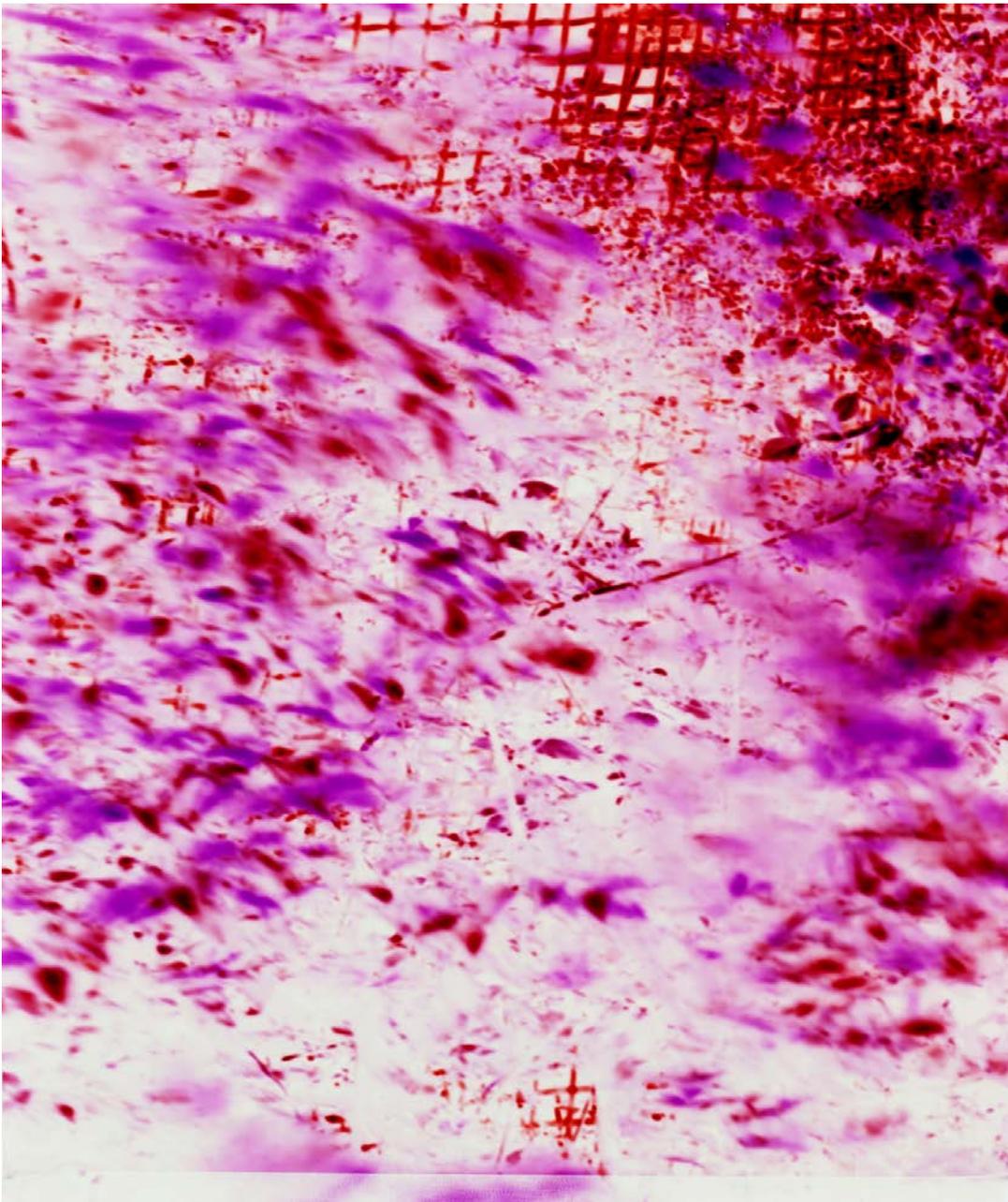
Andrea Good. Es ward / Es wird

Galerie & Edition Stephan Witsch, Zurich, 31.03. – 13.05.2017
www.stephanwitschi.ch

Pour réaliser ses projets photographiques, Andrea Good cherche des espaces abandonnés voire, dans un tel état de délabrement, prêts à disparaître. Pour *ES WARD / ES WIRD*, elle a occupé temporairement une zone industrielle abandonnée près des Gorges du Taubenloch à Bienne. Afin de capturer l'essence de la zone entourée de mythes, elle a transformé plusieurs espaces de bureaux et un entrepôt en camera obscura géante. Pour réaliser une camera obscura, il est nécessaire d'obstruer toutes les ouvertures, fenêtres ou autres, et que seul un petit trou, le sténopé, laisse passer la lumière du monde extérieur lors de la réalisation de l'image sur le papier sensible (l'exposition à la lumière peut prendre plusieurs heures). Les travaux d'Andrea Good ne l'amènent pas seulement dans des endroits inhabituels, mais l'incitent également à choisir un certain point de vue sur le sujet. Le résultat de ses images ne peut jamais être entièrement prévu à l'avance. Ils sont déterminés par les conditions spécifiques du site, le temps de pose et l'imprévisible. Le hasard est en fait une partie essentielle de sa stratégie artistique. De plus, Andrea Good intervient sur l'image en éclairant le papier photosensible avec une lampe de poche et en utilisant des filtres colorés.

Andrea Good, née en 1968, travaille à Zurich en tant que photographe depuis 1998. Pour son travail artistique, elle expérimente d'anciennes techniques comme le photogramme et le sténopé, depuis la fin de ses études à la Hochschule für Gestaltung de Zurich (ZHdK).

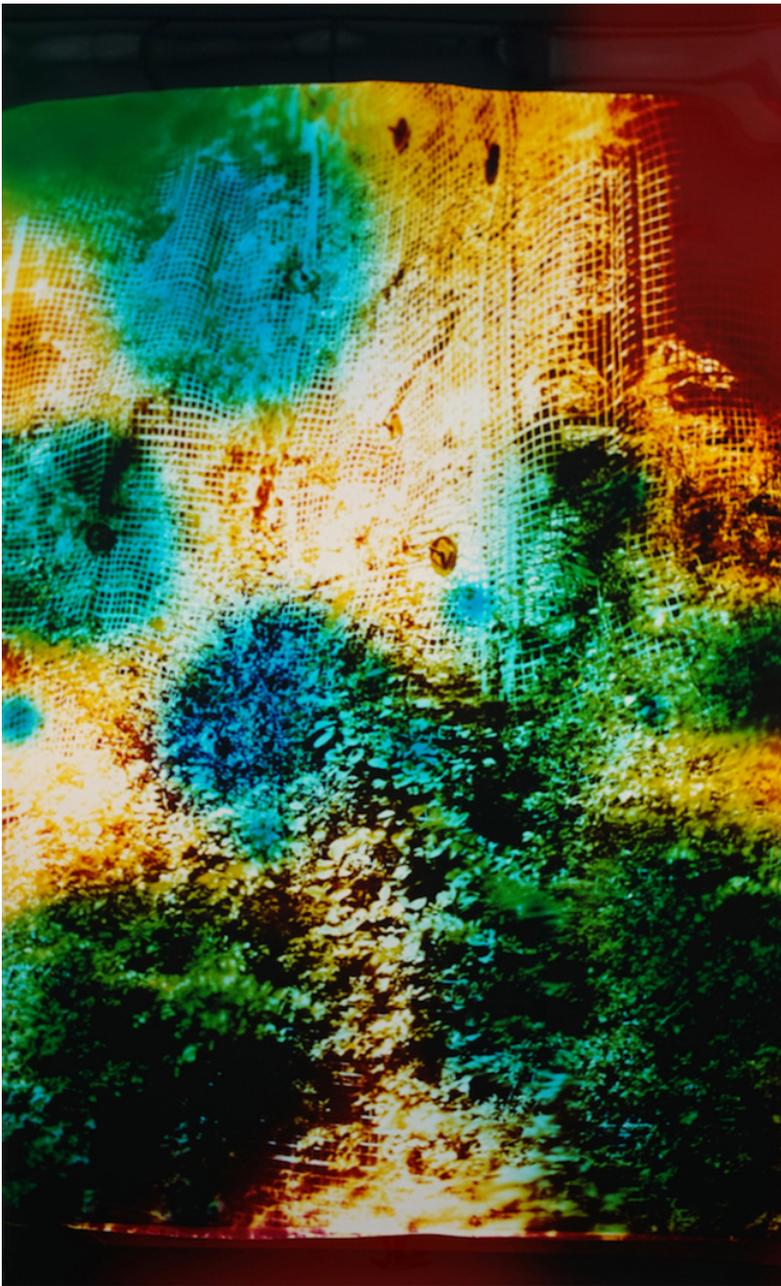
Source : dossier de presse



© Andrea Good, ES WARD/ ES WIRD I, 2011, Drahtwerk Bözingen VII, Taubenlochschlucht, camera obscura, c-print, monotype, 50x60 cm. Courtesy Stephan Witsch



© Andrea Good, ES WARD/ ES WIRD I, 2016, Drahtwerk Bözingen VII, Taubenlochschlucht, camera obscura, Duraclear, monotype, 250x381 cm. Courtesy Stephan Witsch



© Andrea Good, ES WARD / ES WIRD II 1, 2016, camera obscura, luminogramme, Fujiflex, monotype, 210x127 cm. Courtesy Stephan Witsch



© Roberto Greco, fig. 8, 2016, tirage Lambda, 130x105 cm. Courtesy de l'artiste

Roberto Greco. Œillères

Galerie Soon, Berne, 12.04. – 29.04.2017 ; vernissage 12.04., 18h
www.galerie-soon.ch

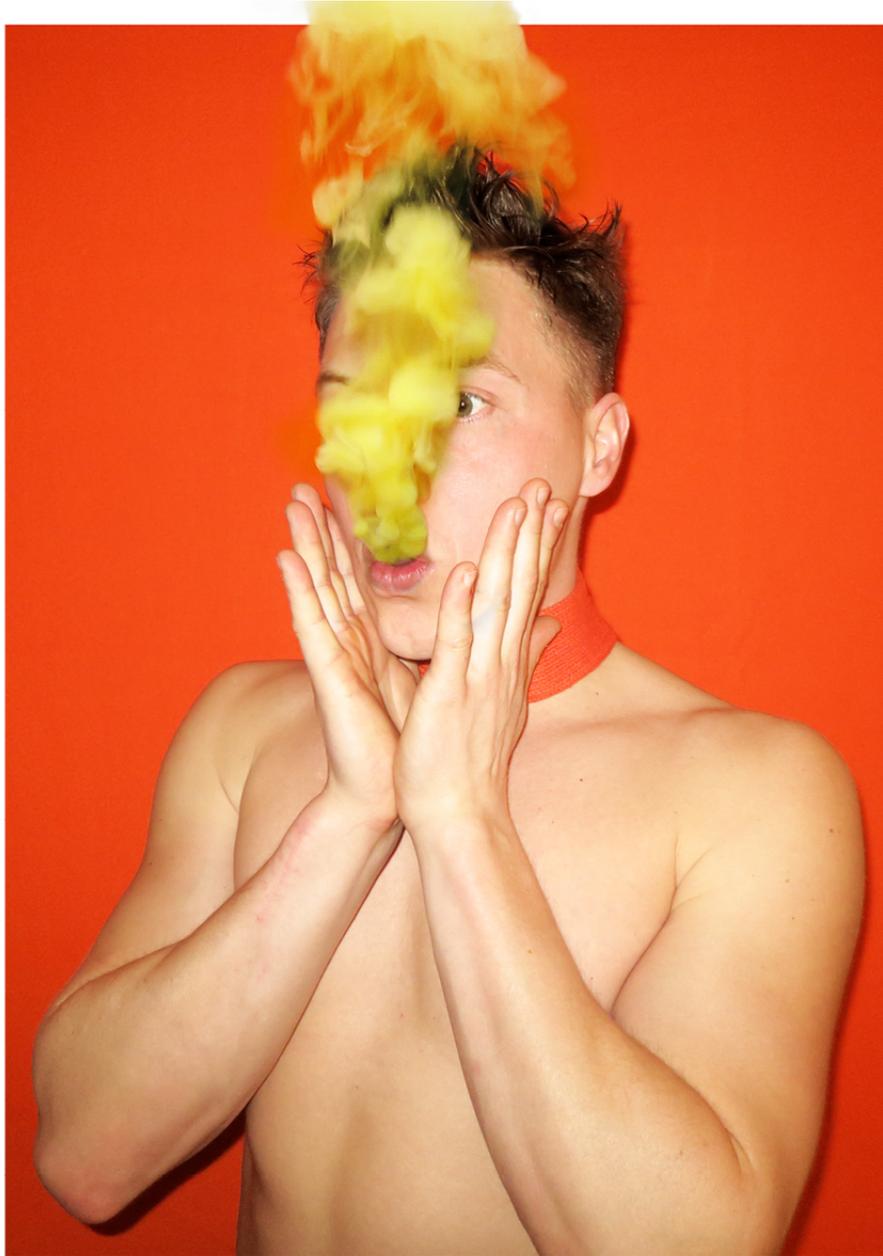
Roberto Greco porte sur le réel un regard teinté d'émerveillement qu'il traduit à l'aide de métaphores et d'onirisme flamboyant. Souvent bien plus complexes qu'il n'y paraît au premier coup d'œil, ses images laissent transparaître une grande culture iconographique, celle de la peinture notamment. Roberto Greco n'est pas non plus avare de détails humoristiques voire quelques fois cyniques qui permettent une distanciation avec les stéréotypes et les références artistiques.
D'après un texte de Marco Costantini

Roberto Greco (1984, IT / CH) a obtenu un diplôme en Communication visuelle à l'Ecole Cantonale d'Art de Lausanne (ECAL) en 2010 après un CFC de photographe à l'Ecole supérieure d'arts appliqués de Vevey (CEPV) en 2007. Il vit et travaille entre Paris et Genève.

Source : dossier de presse de la Galerie Madé, Paris, 2017
http://galeriemade.com/wp/wp-content/uploads/2017/03/Dossier-de-presse-Roberto-Greco_Galerie_Made.pdf



© Roberto Greco, fig. 8, 2016, tirage Lambda, 130x105 cm. Courtesy de l'artiste



© Urs August Steiner & Walter Pfeiffer, 2017. Courtesy Dienstgebäude

Urs August Steiner & Walter Pfeiffer. Smoke Gets in Your Eyes

Dienstgebäude, Zurich, 09.04. – 13.05.2017

www.dienstgebaeude.ch

La série d'expositions *Old Dogs – New Tricks* conçue par Juliane Wolski fonctionne comme un clash générationnel programmé : un jeune artiste invite un collègue de la génération précédente afin d'établir un dialogue artistique avec lui. Le déroulement de l'échange dépend entièrement des deux artistes. Pour la deuxième édition de *Old Dogs*, Urs Steiner (1980) a invité le graphiste et photographe Walter Pfeiffer (1946) à réaliser une exposition commune. Basés à Zurich, les deux artistes partagent à la fois une relation amicale et un amour pour l'image mise en scène. Au Dienstgebäude, "ils confrontent l'instant fugitif au moment conservé. Alors que la jeune beauté elle-même menace de se dissoudre dans le flou de la fugacité, les artistes osent tenter d'interrompre la finitude." (Juliane Wolski)

Curatrice : Juliane Wolski

Source : dossier de presse



© STELLA, *The Beginning of L.A. Nude*, 2017. Courtesy Dienstgebäude

STELLA. The Beginning of L.A. Nude

Dienstgebäude, Zurich, 09.04. – 13.05.2017

www.dienstgebaeude.ch

L'artiste zurichoise STELLA (1990), lauréate du prix d'art Helvetia l'an dernier, travaille avec divers médias : elle peint, dessine, utilise le crochet, filme, photographie et conçoit des "InStellations" dans l'espace. Son travail se fonde sur des motifs et des images de la mode comme de la culture pop. L'artiste établit ainsi un réseau complexe de relations entre les catégories hautes et basses, la *High* et la *Low Culture*. Par exemple, sa présentation en solo à la Liste 2016 intitulée *No Money – No Original* proposait, entre autres, des sacs Chanel crochétés à la main par l'artiste.

Source : dossier de presse



© Lucas Blalock, de la série *Making Memories*, 2016. Courtesy Espace Images Vevey

Lucas Blalock. Making Memories

Espace Images, Ferblanterie, Vevey, 05.04. – 14.05.2017

www.images

Le projet *Making Memories* explore de manière interactive les frontières mouvantes des vies contemporaines ultra connectées et des rôles qu'y joue la photographie. Avant l'avènement d'internet, prendre une photo était un acte de mémoire, cherchant à préserver le passé dans des images figées. A l'ère du numérique, l'acte se suffit à lui-même et tend à vider le processus de son sens historique. On le voit à la manière dont sont utilisés les smartphones, créant des immenses archives d'images qui ne seront pour la plupart jamais regardées. Aujourd'hui, la photographie a changé son rapport au temps : ancrée dans le passé au 19^e et 20^e siècle, elle se vit aujourd'hui surtout dans l'instant de la prise de vue. L'humain, en conséquence, vit dans une culture de l'éternel présent, un monde dirigé par les memes, dans lequel des milliers d'images sont partagées sans efforts et disparaissent aussitôt dans l'oubli numérique.

Comment est produite la photographie contemporaine et quelle place a-t-elle dans ce contexte ? Comment va-t-elle s'adapter à ce nouveau rapport au temps ? C'est à ces questions que *Making Memories* tente de répondre. Le titre de la série est un jeu de mots entre l'anglais "memories", le souvenir, et "meme", anglicisme de l'ère numérique qui désigne ces images déclinées et détournées, souvent avec humour, qui inondent le web. L'installation est composée de huit tirages grands format qui peuvent être "activés" par le visiteur grâce à une application mobile. En ayant recours à la réalité augmentée de manière artistique, Blalock étend les limites de la photographie et y ajoute du son, des rendus 3D et des animations. Le public quant à lui est invité à réimaginer ce medium et ses différents futurs possibles.

Making Memories est le dernier livre d'artiste de Lucas Blalock, publié à l'occasion de l'installation commissionnée par Self Publish Be Happy, qui a été présentée successivement à la Tate Modern de Londres dans le cadre de Offprint London 2016, au C/O de Berlin et à UNSEEN Amsterdam avant l'Espace Images Vevey.

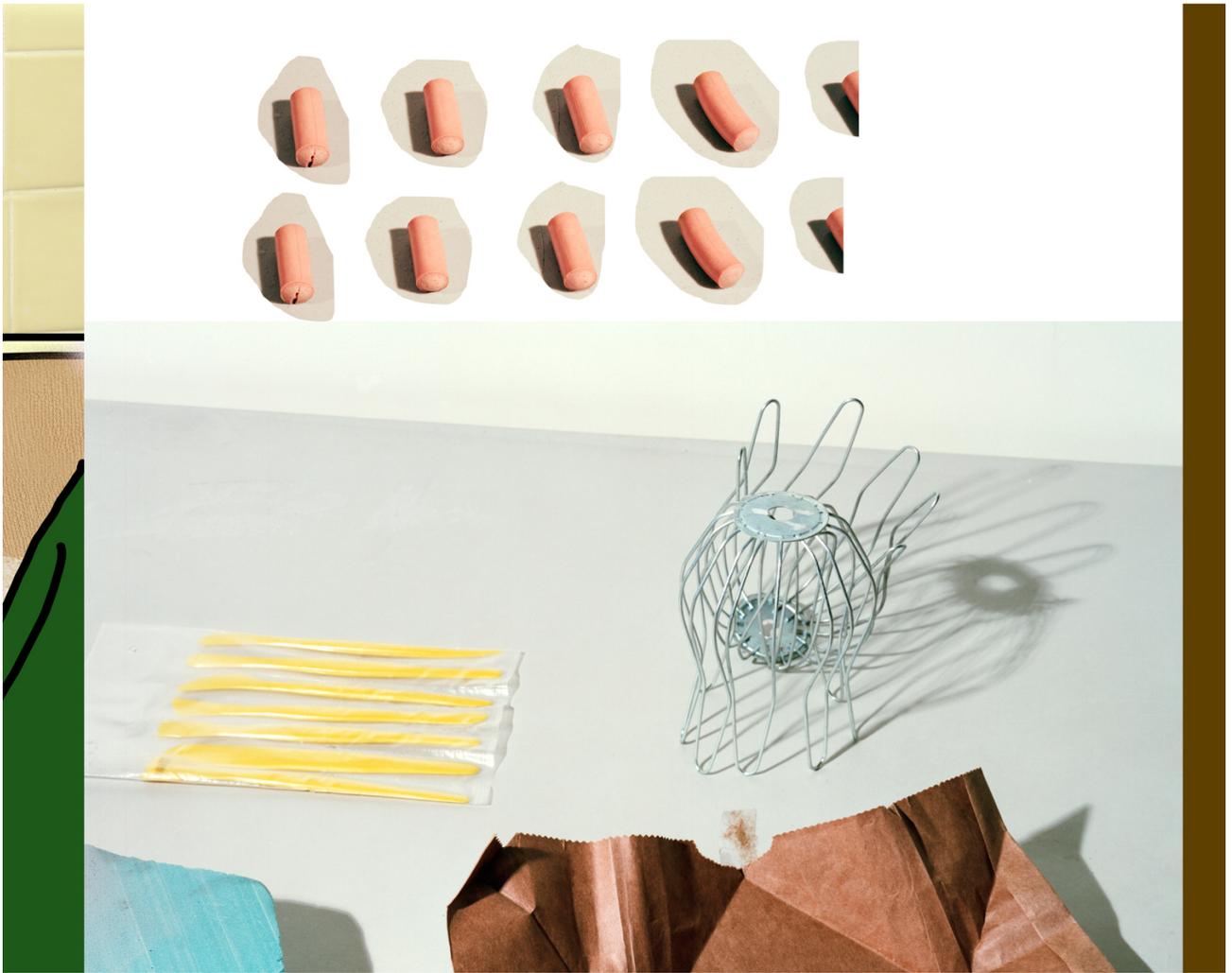


© Lucas Blalock, de la série *Making Memories*, 2016. Courtesy Espace Images Vevey

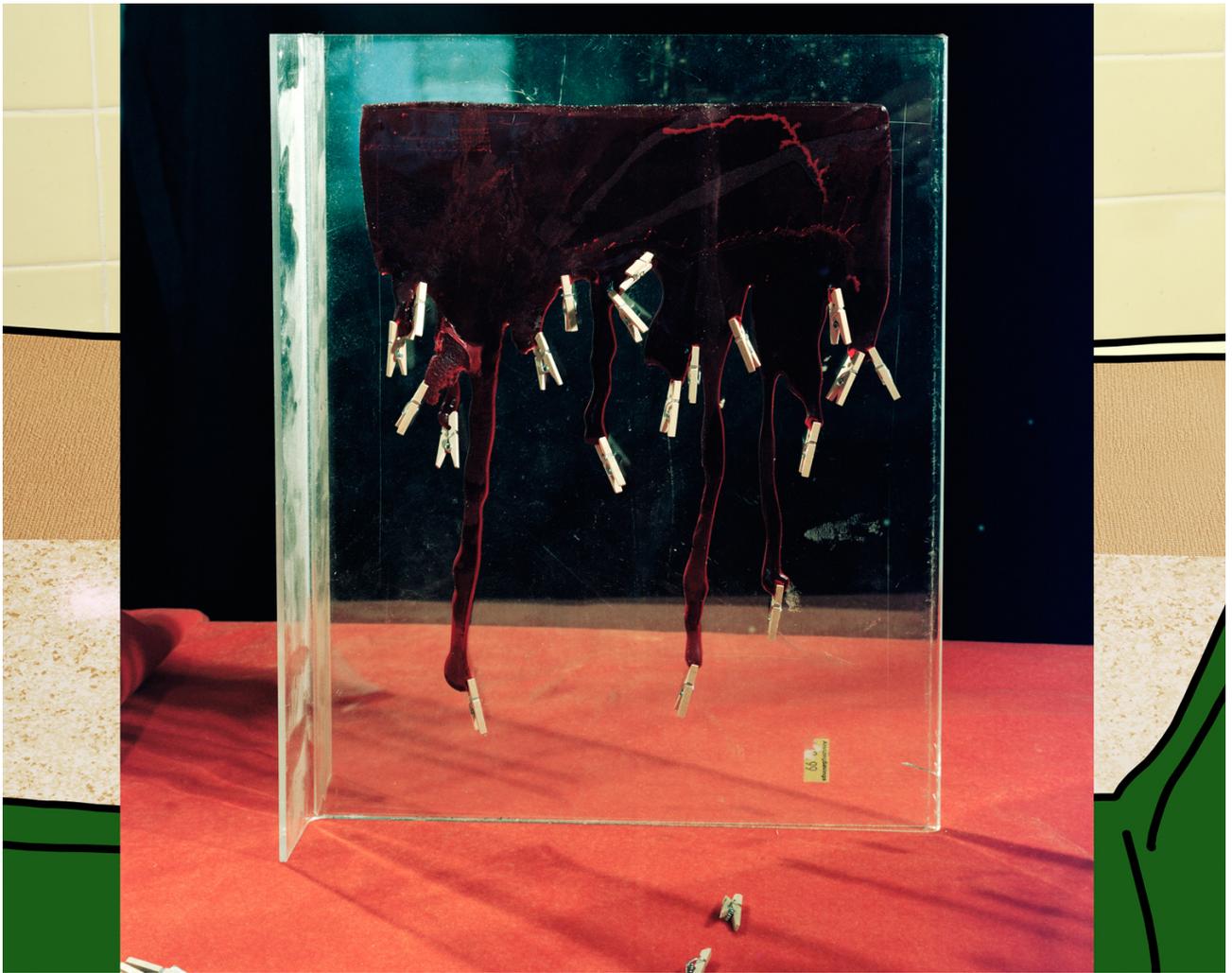
Développée par le studio Reify, l'application *Making Memories* disponible gratuitement sur iTunes Store et Google Play permet aux visiteurs de l'exposition et aux lecteurs du livre d'interagir avec les photographies.

Né en 1978 à Asheville, Etats-Unis, Lucas Blalock est diplômé en 2013 d'un Master of Fine Arts à l'Université de Los Angeles en 2013, après avoir suivi un cursus en photographie à New York. Il vit et travaille aujourd'hui à Brooklyn. Son travail a récemment été exposé au MOMA de New York, au Museum of Metropolitan Art de New York, au Hammer Museum de Los Angeles et au Dallas Museum of Art.

Source : dossier de presse



© Lucas Blalock, de la série Making Memories, 2016. Courtesy Espace Images Vevey



© Lucas Blalock, de la série Making Memories, 2016. Courtesy Espace Images Vevey



© Adrien Selbert, de la série Srebrenica, nuit à nuit, Bosnie-Herzégovine, 2014-2015. Courtesy Focale

Adrien Selbert. Srebrenica, nuit à nuit

Focale, Nyon, 23.04. – 11.06.2017 ; vernissage : 22.04., 17h30
www.focale.ch

Le 11 juillet 1995, l'armée serbe attaque l'enclave musulmane de Srebrenica. Près de 8000 hommes seront massacrés en trois jours. En Bosnie, et dans le reste du monde, l'ancienne cité thermale devient le symbole de la barbarie en ex-Yougoslavie. Vingt ans après ce qui demeure le plus grand massacre en Europe depuis la Seconde Guerre mondiale, la ville semble figée dans l'obscurité de son histoire. Une nouvelle génération erre dans ses vestiges. Elle a l'âge du génocide et fait l'expérience de ce temps indéfinissable qu'est l'après-guerre en cherchant à s'extraire de cette nuit sans fin. C'est cette réalité que montre Adrien Selbert qui, pour accentuer la dimension symbolique, a photographié Srebrenica la nuit. Cette série photographique a obtenu de nombreuses récompenses, dont le Prix Maison Blanche 2015.

Né en 1985, diplômé des Beaux-Arts de Nantes, Adrien Selbert est réalisateur et photographe, membre de l'agence VU'. En 2015, il est distingué comme un des 8 talents émergents de la photographie internationale par le site américain LensCulture. Son travail à Srebrenica constitue le premier chapitre d'un travail au long cours en Bosnie intitulé "Les Bords Réels" qui, par la diversité de ses approches photographiques - du diaporama sonore aux gifs animés - tente de cerner les contours d'un territoire disparu des radars médiatiques depuis la guerre.

Source : Daniel Mueller, Focale, et <http://www.becair.com/livre/srebrenica-nuit-a-nuit/>



© Adrien Selbert, de la série Srebrenica, nuit à nuit, Bosnie-Herzégovine, 2014-2015. Courtesy Focale



© Adrien Selbert, de la série Srebrenica, nuit à nuit, Bosnie-Herzégovine, 2014-2015. Courtesy Focale



© Adrien Selbert, de la série Srebrenica, nuit à nuit, Bosnie-Herzégovine, 2014-2015. Courtesy Focale



© Milan Jaroš, 2011. Courtesy Photobastei

The Best of Czech Press Photo 1995 – 2015

Photobastei, Zurich, 06.04. – 30.04.2017

www.photobastei.ch

Cette rétrospective présente les meilleures images des vingt dernières années issues du Czech Photo, concours pour la photographie de presse tchèque et slovaque. La sélection raconte l'histoire des principaux événements autant nationaux qu'internationaux : les attaques terroristes du 11 septembre 2001, les funérailles de Václav Havel en décembre 2011 ou encore la crise des réfugiés actuelle. Le concours est organisé par un organisme indépendant qui a pour but d'apporter un témoignage visuel de la vie en République tchèque et dans le monde en soutenant le photojournalisme tchèque et slovaque.

Source : dossier de presse



© Jan Zatorsky, 2014. Courtesy Photobastei



© Arno Rafael Minkkinen, Ismo's Stick, Fosters Pond, 1993. Courtesy Edwynn Houk

Arno Rafael Minkkinen

Edwynn Houk Gallery, Zurich, 30.3. – 20.5.2017

www.houkgallery.com

Opéré dès la naissance d'un bec de lièvre, Arno Rafael Minkkinen (1945, FI/USA) s'est toujours senti le vilain petit canard de la famille, une des raisons pour lesquelles son visage n'apparaît que rarement dans ses photographies. Les prises de vues sont réalisées sans aucune manipulation. Il se met en scène nu dans la nature, son corps devenant un élément du paysage. La plupart du temps, l'artiste travaille seul, en s'aidant d'un câble déclencheur qu'il peut presser et jeter hors du champ pendant les 9 secondes du retardateur, ou bien garder dans sa bouche (sous l'eau, par exemple). À de rares occasions, il est contraint pour des raisons physiques de demander assistance, mais il contrôle tout le processus en amont et donne le signal du déclenchement. Le photographe met souvent son corps à rude épreuve : "J'ai même appris à marcher sur l'eau", plaisante-t-il. Capable de prendre des positions étonnantes, et de les tenir suffisamment longtemps pour réaliser des images parfaites, il ne découvre cependant le résultat qu'après développement. S'il a appris à apprivoiser sa douleur et son corps pour qu'ils obéissent à ses exigences artistiques, il ne souhaite pas faire souffrir ses autres modèles. Lorsqu'une personne est avec lui sur une image, généralement une femme, il s'agit de son épouse ou d'une amie proche. Questionné sur l'aspect en apparence répétitif de son travail, Arno Rafael Minkkinen explique que son corps n'ayant pratiquement pas changé en quarante ans (difficile aujourd'hui en voyant ses photos de lui donner un âge), la seule variation qu'il peut apporter est celle du choix des paysages qu'il explore lors de ses voyages en Norvège, Finlande, France, Chine ou au Mexique, etc. Il précise d'ailleurs, non sans humour, que quand son corps commencera à montrer son âge, il n'aura pas à voyager autant pour obtenir la diversité d'images qu'il a toujours recherchée. Chaque photo est différente : " À l'instar de Morandi, je suis resté dans la même pièce, j'ai peint essentiellement la même idée, les mêmes bouteilles ". Quant au choix du noir et blanc, la réponse est tout aussi poétique : " En couleur, je me suis toujours senti tout nu ".

Source (texte modifié) : <https://finland.fi/fr/culture/arno-rafael-minkkinen-photographe-du-corps-nature/>



© Arno Rafael Minkinen, Ismo's Stick, Fosters Pond, 1993 Stranda, Norway, 2006. Courtesy Edwynn Houk



© Saul Leiter, *The Kiss*, 1952, tirage gélatino-argentique, 23x34 cm. Courtesy Fabian & Claude Walter Galerie

Encounters

Fabian & Claude Walter Galerie, Zurich, 08.04. – 29.04.2017
www.fabian-claude-walter.com

Avec : Nan Goldin (1953), Larry Clark (1943), André Gelpke (1947), Erwin Olaf (1959), Roshan Adhietty (1990), Imogen Cunningham (1883-1976), Saul Leiter (1923-2013), John Dugdale (1960), Sissi Farassat (1969), Jill Freedman (1939), Duane Michaels (1932), Herb Ritts (1952-2002), Andres Serrano (1950), Christian Vogt (1946), Todd Walker (1917-1998).

Encounters explore les thèmes de l'intimité, du désir, du corps et de l'imaginaire à travers diverses représentations d'expériences fortes de la vie ou de modes d'existence intenses, ainsi que des images de relations érotiques ou de rencontres mises en scène, passant d'une atmosphère ambiguë à celle d'une passion librement exprimée.

Source : communiqué de presse



© René Groebli, de la série *Magie der Schiene*, 1949. Courtesy Kornhausforum

René Groebli. Magie der Schiene

Kornhausforum, Bern, 30.3. - 6.5.2017

www.kornhausforum.ch

René Groebli (1927, CH) a marqué l'histoire de la photographie avec son premier livre, *Magie der Schiene* (la magie du rail), publié à compte d'auteur en 1949. Il est alors âgé de 22 ans, commence sa carrière de photographe, voyage régulièrement hors de Suisse et prend le prétexte d'un trajet à bord de l'express Paris-Bâle pour réaliser ce travail personnel. Dans un style extrêmement audacieux, où l'on perçoit l'influence de la nouvelle objectivité, du Bauhaus et de l'école d'arts appliqués de Zurich, René Groebli crée une série profondément personnelle.

Traversant la banlieue parisienne et la campagne française de l'après-guerre, le photographe passe de la cabine du conducteur à l'intimité d'un wagon, fixe l'entrée des tunnels ou le tracé des lignes électriques dans le mouvement, photographie le travail des cheminots et les locomotives lancées à toute vapeur. Par le jeu du grain, du flou et du contraste, ainsi qu'une exploration méthodique de son sujet, René Groebli parvient à restituer la vitesse et le bruit du train, la dureté du métal et l'odeur du charbon, livrant une œuvre expérimentale et radicale autour d'un sujet unique. De cette recherche esthétique formelle et rigoureuse naît un livre rare constitué d'une sélection de 14 photographies accompagnées d'un poème d'Albert Ehrismann, un exercice de style exceptionnel pour l'époque qui fait immédiatement entrer son auteur dans la cour des grands. Edité en allemand et en anglais à 1000 exemplaires, encore récemment célébré par Martin Parr dans son *Photobook* et toujours recherché par les collectionneurs, *Magie der Schiene* est un ouvrage incontournable.

Source : <http://www.loeidelaphotographie.com/fr/2015/09/16/article/159870308/paris-rene-groebli-a-la-galerie-esther-woerdehoff/>



© Vasantha Yoganathan, Hermit, de la série A Myth of Two Souls, 2013-2019. Courtesy Espace JB

EXPOSITIONS EN COURS

Vasantha Yoganathan. A Myth of Two Souls

Espace JB - Jörg Brockmann, Carouge, 04.03. – 04.05.2017
www.espacejb.com

La série *A Myth of Two Souls* reflète l'imaginaire dégagé par le mythe du *Râmâyana* et sa prégnance dans la vie quotidienne en Inde. Epopée constituée de sept chapitres et attribuée au poète Valmiki, le *Râmâyana* a été composé il y a plus de deux mille ans. Constamment réécrit et réinterprété, il continue à évoluer aujourd'hui. Retraçant l'itinéraire emprunté par les héros de l'épopée du nord au sud du pays, Vasantha Yoganathan (1985, FR) propose une relecture contemporaine du mythe, centrée sur la notion de voyage dans le temps.

Entre fiction et réalité, l'artiste brouille volontairement les lignes en multipliant les approches : photographies couleur et noir et blanc, photographies repeintes et photographies illustrées composent les couches d'un récit intemporel.

Des paysages – devenus mythiques car liés au *Râmâyana* – dialoguent avec des mises en scène jouées par les habitants. Dans ces portraits théâtralisés, les locaux interprètent pour le photographe des passages du *Râmâyana* qui ont marqué leur imaginaire. Réalisés à la chambre photographique grand-format en noir et blanc, ces portraits théâtralisés sont ensuite colorisés à la main par un peintre indien dans la tradition du "hand-painting". Vasantha Yoganathan se ré-approprie cette technique unique tout en la modernisant : ses photographies sont réalisées hors du studio, avec des passants devenus acteurs. Le champ du portrait domestique est ainsi étendu à l'ensemble de la société – sans distinctions de castes – et à l'ensemble du territoire, des métropoles à la campagne profonde.



© Vasantha Yoganathan, *The Cricket Match*, Chitrakoot, 2013, de la série *A Myth of Two Souls*, 2013-2019. Courtesy Espace JB

Dans les photographies illustrées, Vasantha Yoganathan collabore avec deux artistes spécialisés dans la peinture Madhubani. Cette forme artistique – une des plus ancienne tradition de la région du Bihar – se caractérise par des motifs géométriques d'une grande délicatesse.

Publications : *A Myth of Two Souls* fait l'objet de sept ouvrages – un par chapitre du *Râmâyana* – publiés au rythme de deux par an de 2016 à 2019 aux éditions Chose Commune.

Source : <http://www.a-myth-of-two-souls.com/fr/about/>



© Valérie Jouve, Sans titre (Les Arbres), c-print, 150x120 cm. Courtesy Xippas

Valérie Jouve

Galerie Xippas, Genève, 24.03. – 06.05.2017

www.xippas.com

Dans cette exposition, l'artiste française Valérie Jouve présente un ensemble d'œuvres récentes sur le thème de l'architecture et de la nature. Photographe et cinéaste, Valérie Jouve parcourt inlassablement la ville à la recherche de ses habitants. Observatrice du paysage urbain – thème récurrent dans son travail – elle fabrique des espaces-temps singuliers questionnant nos habitudes de perception.

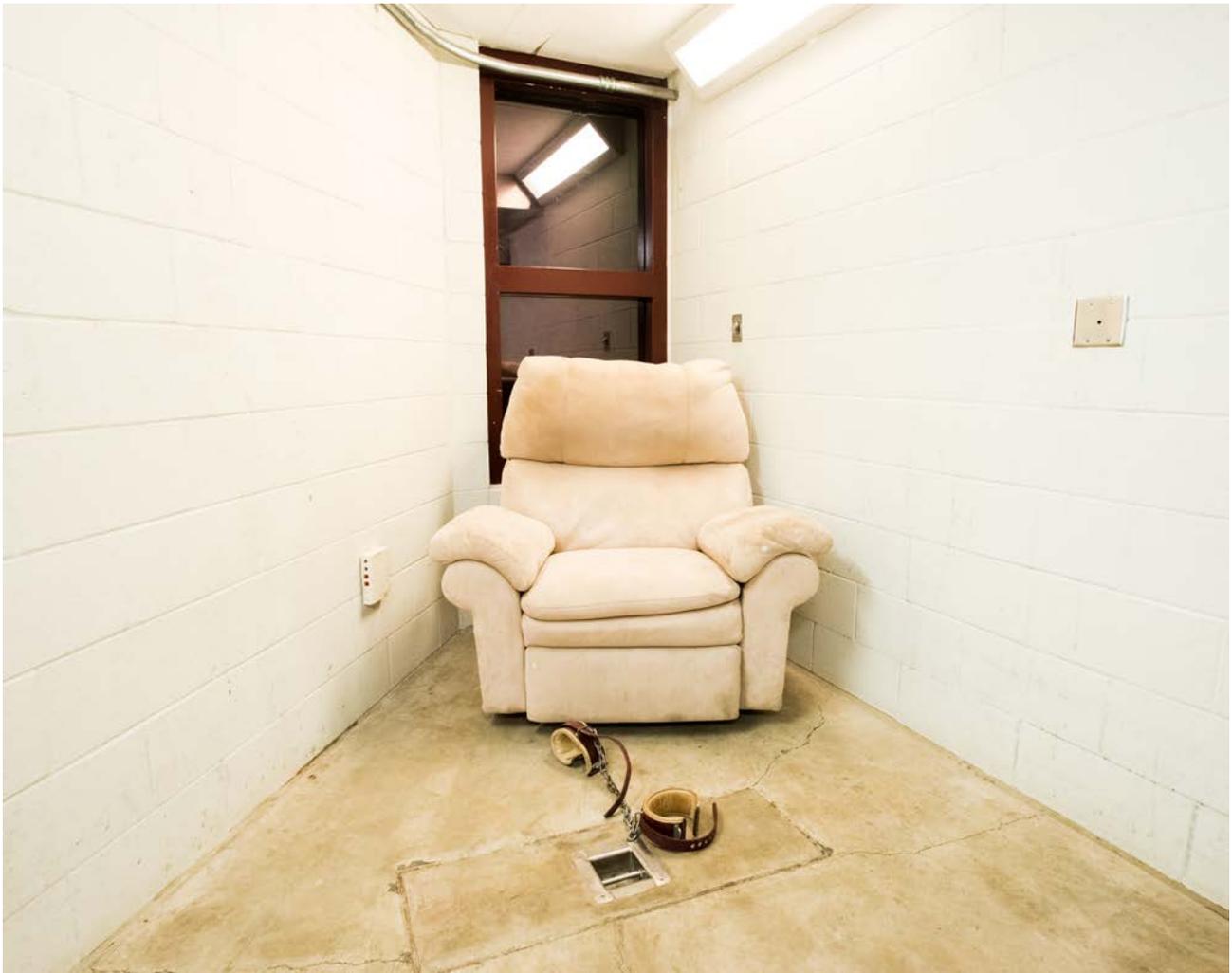
Dans une vision qui se veut proche du documentaire, Valérie Jouve montre des situations, des paysages, des personnages. Dans ses œuvres, les thèmes classiques du paysage et du portrait se trouvent réunis dans une image qui mêle la figure individuelle proche de l'intime, au collectif propre à l'urbanisme. C'est cet aspect mouvant, fluctuant et commun que l'artiste met en exergue dans ses photographies appréhendant à la fois le corps de la ville et celui de l'être humain qui l'habite. Cadres serrés, corps en suspend, les personnages ne sont ni caricaturés ni anecdotiques. De la mise en rapport de la figure et d'un cadre naît une émotion nouvelle. En même temps qu'elles témoignent d'une réalité, ces photographies en montrent sa pluralité et instaurent le doute.



© Valérie Jouve, Sans titre (Les Personnages avec Tania Carl), c-print, 100x130 cm. Courtesy Xippas

Valérie Jouve est née à Saint-Etienne en 1964. Elle vit et travaille à Paris. Après des études d'anthropologies, elle suit l'enseignement de l'Ecole nationale supérieure de la photographie d'Arles. De nombreuses institutions lui ont consacré des expositions personnelles : le Bleu du Ciel – Centre de la photographie contemporaine à Lyon (2016), le Jeu de Paume à Paris (2015), le Fotomuseum de Winterthur (2002). Ses films sont projetés dans divers lieux et festivals : au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris (2015, projection de Traversée), au Festival International de Films de Femmes (2013, projection de Time is Working Around Rotterdam) ou encore au MoMA, à New York (2004, projection de Grand Littoral). Valérie Jouve a aussi pris part à de nombreuses expositions collectives et répondu à des commandes publiques. Ses œuvres font notamment partie de collections telles que celles du Fonds National d'Art Contemporain, France; Musée national d'art moderne, Centre Georges Pompidou, Paris, France; Bibliothèque Nationale, Paris; Fotomuseum Winterthur, Suisse; Musée de l'Élysée, Lausanne; Walker Art Center, Minneapolis (USA) ou encore Stedelijkmuseum, Amsterdam.

Source : dossier de presse



© Debi Cornwall, Compliant Detainee Media Room, Camp 5, de la série Welcome to Camp America, 2014-2016. Courtesy CPG

Debi Cornwall. Welcome to Camp America

CPG - Centre de la Photographie Genève, 17.03 – 14.05.2017
www.centrephotogeneve.ch

L'exposition de Debi Cornwall (1973, Weymouth, Massachusetts ; vit et travaille à New York) est présentée dans le cadre du FIFDH - Festival du Film et Forum International sur les Droits Humains.

Ce travail sans précédent explore Guantánamo à travers des photographies singulières, des portraits de sa diaspora grandissante d'ex-détenus, et de marchandises proposées dans le magasin de souvenirs de "Gitmo". Debi Cornwall est revenue à une pratique artistique en 2014 après 12 ans passés en tant qu'avocate de droit civil. Son travail mêle empathie et humour noir en une critique structurelle.

Née en 1973 à Weymouth, Massachusetts, vit à New York, Debi Cornwall est une artiste visuelle travaillant dans le domaine de la photographie documentaire conceptuelle. Elle est revenue à une forme d'expression créative en 2014 après 12 ans de carrière en tant qu'avocate dans des cas de condamnations abusives. Son travail visuel est nourri par ses valeurs en tant qu'avocate et médiatrice ainsi que son expérience en tant que représentante de personnes innocentes acquittées par ADN. Elle a suivi une formation en photographie à la Rhode Island School of Design (RISD) tout en achevant un Bachelor en Culture Moderne et Médias à la Brown University. Après avoir travaillé pour les photographes Mary Ellen Mark et Sylvia Plachy, comme pigiste et comme investigatrice pour le Bureau de la défense publique, elle a suivi la faculté de droit de Harvard et a exercé comme avocate en Droit civil pendant plus de 10 ans.

Publication : À l'occasion de l'exposition, les éditions CPG et Radius Books se sont associés pour publier une monographie combinant les photographies du projet avec des documents de "psy-ops" (opérations psychologiques) militaires, des documents gouvernementaux déclassifiés et des textes écrits à la première personne offrant un aperçu de l'expérience profondément marquante qu'est la survie à Guantánamo.

Source de tous les textes : dossier de presse



© Debi Cornwall, Djamel, Berber (Algeria), de la série Welcome to Camp America, 2014-2016. Courtesy CPG

Djamel, Berber (Algeria)

Held: 11 years, 11 months, 18 days

Cleared: October 9, 2008 & May 8, 2009

Released: December 5, 2013

Charges: Never filed in U.S. Acquitted & exonerated in Algeria

Beyond Gitmo («Au-delà de Gitmo) offre une vue inédite d'ex-présumés de terrorisme détenus à Guantánamo Bay, Cuba, après qu'ils aient été disculpés et libérés. Les détenus de Gitmo sont présentés comme «les pires des pires», mais la plupart étaient des innocents kidnappés et vendus aux forces américaines. Des centaines d'hommes, maintenus pendant des années à Guantánamo sans preuves ou procès ont désormais été renvoyés chez eux ou déplacés dans des pays étrangers, comme autant d'improbables touristes permanents. Cette diaspora globale ne fera que grandir à mesure que Guantánamo se videra.

Les militaires interdisent de photographier les visages à Guantánamo. Dans *Beyond Gitmo*, Debi Cornwall reproduit cette règle du «no faces» dans le monde libre. Ce travail mêle empathie et humour noir avec une critique structurelle des institutions post 11 septembre qui se jouent de notre humanité à tous. Quatorze hommes libérés, dans neuf pays, ont participé.



© Debi Cornwall, Kiddie Pool, de la série Welcome to Camp America, 2014-2016. Courtesy CPG

Gitmo at Home, Gitmo at Play («Gitmo à la maison, Gitmo au jeu») explore l'absurdité de la vie des personnes déplacées à Guantánamo Bay, Cuba, dont les 60 hommes encore à ce jour détenus en tant que beligérants «sans privilèges» – plusieurs ont obtenu leur droit à une libération il y a des années – et le personnel militaire qui les garde.



© Debi Cornwall, Toddler Tee (\$7.99), de la série Welcome to Camp America, 2014-2016. Courtesy CPG

Gitmo on Sale («Gitmo en vente») considère la manifestation du pouvoir militaire américain dans la base navale de l'U.S Navy à Guantánamo Bay, Cuba, à travers l'exemple de sa boutique de souvenirs.



© F&D Cartier, Wait and See, 2017, papiers photographiques. Courtesy Musée d'art Pully. Photo : Mathieu Bernard-Reymond

Evidences du réel. La photographie face à ses lacunes

Musée d'art, Pully, 16.02. – 30.04.2017
www.museedartdepully.ch

Avec : Martina Bacigalupo, Eric Baudelaire, Rebecca Bowring, Alike Braine, F&D Cartier, Cai Dongdong, Hans-Peter Feldmann, Mishka Henner, Laurent Kropf, Bill McDowell, Simon Rimaz, Simon Roberts, Miguel Rothschild, Joachim Schmid, Corinne Vionnet, ainsi qu'une proposition des étudiants de la formation supérieure en photographie du CEPV (Centre d'enseignement professionnel de Vevey)

Évidences du réel questionne l'absence de représentation dans l'image photographique. La force première de la photographie réside dans son évidence : évidence d'un réel qui se voit et auquel le spectateur croit. Mais que nous dit le cliché lorsque ce réel est caché, coupé, gratté ? Les artistes réunis dans cette exposition découpent, trouent, griffent ou effacent des images. Ils remettent en question l'illusion de la photographie et confrontent le spectateur à l'évidence d'une matière incisée, parfois meurtrie et lacunaire, mais surtout vivante.

Réunissant des approches très variées, l'exposition impose d'abord des rapprochements formels. Certains artistes se réapproprient des photographies – déjà abîmées et lacunaires ou qu'ils effacent eux-mêmes, – alors que d'autres créent de nouvelles œuvres. Qu'il s'agisse d'un trou dans le négatif ou dans le positif, dû à l'usure, à un coup de ciseaux ou de perforatrice, le vide s'impose au regard du spectateur. Il supprime l'objet photographié, intrigue par son formalisme et exige de voir d'abord le papier qui l'entoure, sa matière concrète et l'absence qui s'y creuse. A l'ère du tout numérique, chacune des œuvres interroge notre rapport au réel et engage à chercher, puisque l'on n'y voit plus rien, ce que le vide veut malgré tout nous montrer.

Cette exposition permet de présenter à un large public des œuvres d'artistes internationaux, notamment Hans-Peter Feldmann, Joachim Schmid ou encore Mishka Henner, mais aussi locaux tels que Simon Rimaz Rebecca Bowring ou encore F&D Cartier. Au deuxième étage, des travaux réalisés par les étudiants du CEPV, sous la direction des artistes Stefan Burger et Patrick Hari (notamment pour la conception de la scénographie originale), développent une approche résolument contemporaine.

Curatrice invitée : Pauline Martin, historienne de l'art, commissaire associée au Musée de l'Élysée.

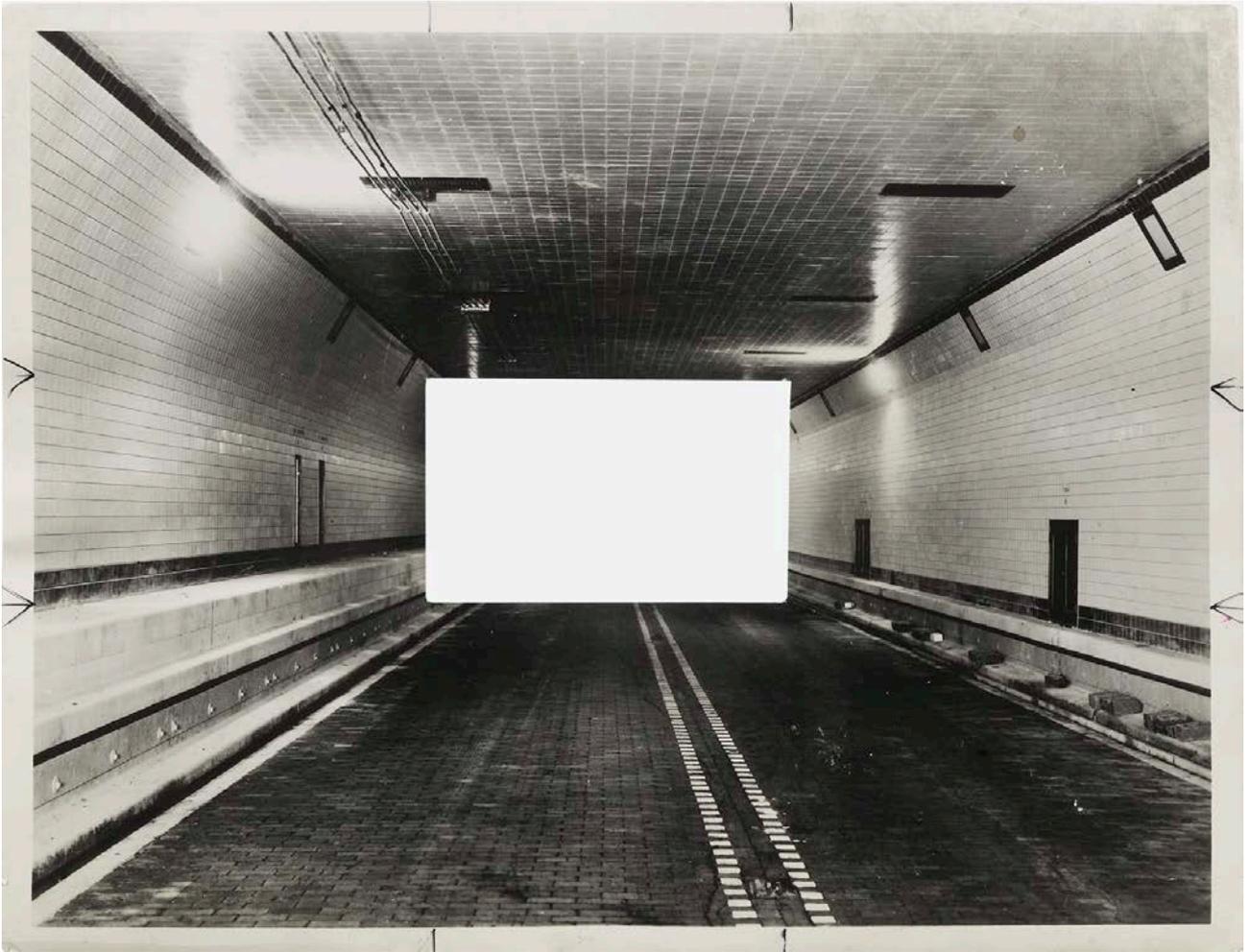
Publication : Pauline Martin, *L'Évidence, le vide, la vie. La photographie face à ses lacunes*, co-édition Musée d'art de Pully / Ithaque, Paris, 2017



© Eric Baudelaire, WAD Magazine #35 p.297 [sic], Yokohama, 2008, 2009, 81x63 cm.
Courtesy Musée d'art Pully



© Hans-Peter Feldmann, Two Girls with Shadow, 1999, 48.3x46.6 cm.
Courtesy Musée d'art Pully



© Simon Rimaz, Unusual views of unknown subjects, UWUS#116, Cut 6,9%, 2013, tirage argentique découpé, 18x22 cm



© Aurore Bagarry, Glacier du Tour, vue prise près du Refuge Albert 1^{er}, 2012. Courtesy Musée de l'Elysée

Sans limite. Photographies de montagne

Musée de l'Elysée, Lausanne, 25.01. – 30.04.2017

www.elysee.ch

L'exposition *Sans limite. Photographies de montagne*, part du constat que la photographie a inventé le paysage de montagne en le révélant aux yeux du monde. La photographie est héritière d'une certaine idée de la montagne et du sublime, intimement liée au romantisme pictural. Jusqu'au 19^e siècle, la montagne était considérée comme « le territoire de Dieu », lieu maudit et fantasmé, où nul ne pouvait se rendre. Les pionniers de la photographie en montagne ont permis de découvrir les sommets jamais atteints auparavant.

Avec près de 300 tirages exposés, dont plus des trois quarts proviennent des collections du Musée de l'Elysée, Daniel Girardin, commissaire de l'exposition et conservateur en chef au musée, met à l'honneur des tirages de toutes les époques, dont de nombreux travaux contemporains, et souligne : « Les montagnes, et plus particulièrement les Alpes d'Europe, sont le point fort des collections du Musée de l'Elysée. Parmi les trésors des collections exposés, il y a des plaques de Gabriel Lippmann, des tirages de René Burri, Emile Gos, Francis Frith, Adolphe Braun et William Donkin. Et aussi des contemporains comme Balthasar Burkhard, Matthieu Gafsou, Pierre Vallet ou Iris Hutegger. »

L'exposition s'articule autour de quatre approches de la photographie de montagne :

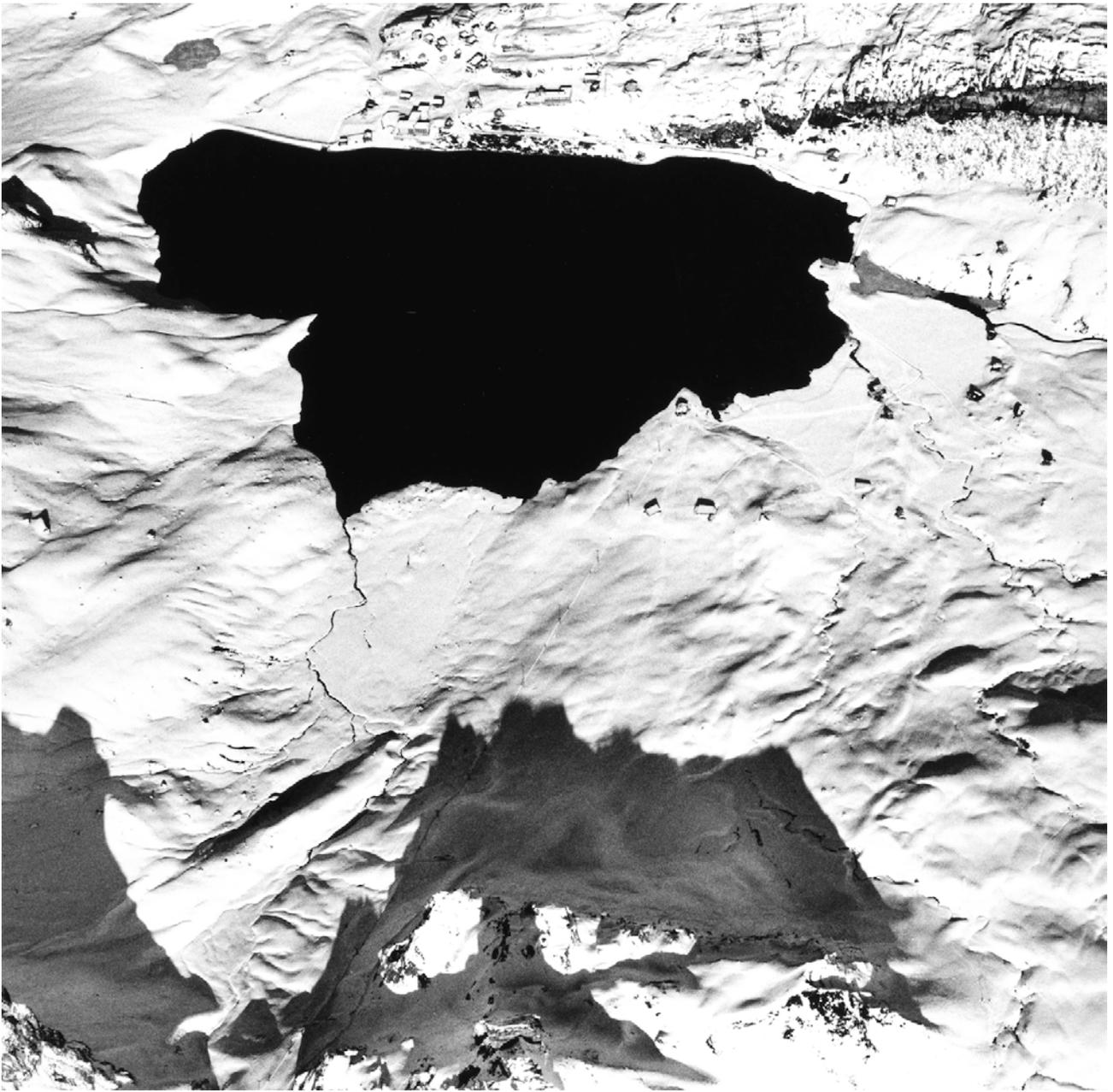
- la photographie scientifique, qui présente de nombreux tirages de glaciers et a permis l'étude des roches et la documentation visuelle de la géologie
- la photographie touristique qui, dès 1860, facilite la vente de centaines de tirages aux touristes
- la photographie d'alpinisme qui dévoile des paysages de montagnes inaccessibles
- la photographie artistique.



© Yann Gross, *Avalanche 4*, 2006. Courtesy Musée de l'Elysée

Ces quatre directions s'associent au fur et à mesure que le visiteur avance dans l'exposition. Celle-ci met en évidence les stratégies formelles qu'utilisent les photographes afin de présenter la montagne : l'horizontalité, la verticalité, la frontalité et la contre-plongée ou vue aérienne. L'exposition met également en valeur les techniques prisées par les photographes : les grands formats au 19^e siècle, les panoramas, les photographies stéréoscopiques et les très grands formats numériques contemporains.
Commissariat : Daniel Girardin, assisté d'Emilie Delcambre et Maéva Besse.

Publication : *Sans limite. Photographies de montagne* est publié en janvier 2017 par le Musée de l'Elysée en coédition avec Les Editions Noir sur Blanc, sous la direction de Daniel Girardin, version française et anglaise.



Philipp Giegel, Melchsee, Obwald, 1964 © Office fédéral de la culture, Berne. Collection du Musée de l'Elysée, Lausanne



© Annelies Strba, Mountains, 2006, tirage pigmentaire sur papier Hahnemühle, 50.1x75 cm. Collection du Musée de l'Elysée



© Sarah Carp, La cape rouge, 2014, de la série Lac sensible. Courtesy de l'artiste

Sarah Carp. Lac sensible

Musée d'Yverdon et région, Yverdon-les-Bains, 19.03. – 01.10.2017
www.musee-yverdon-region.ch

En dépit de l'océan, le lac lui manquait. Partie vivre au Pays de Galles après avoir grandi dans le canton de Vaud, à Lausanne puis à Yverdon, Sarah Carp y est revenue, d'abord à l'invitation du Musée du Léman, à Nyon, qui lui a donné carte blanche pour *Lac sensible*, puis à celle du Musée d'Yverdon et région, pour une reprise de l'exposition. La photographe propose un voyage poétique fait de paysages, de personnages et de détails insolites. L'écho du lac résonne en elle, il fait miroir avec son être intérieur et reflète ses états d'âme. De l'hiver au printemps, elle parcourt ce lac qui lui offre ses humeurs, ses lumières et lui souffle une histoire à conter.

Source : programme du musée



© Sarah Carp, Sous les nuages, 2015, de la série Lac sensible. Courtesy de l'artiste



© Benoît Vollmer, de la série Shqipëria #3, Albanie. Courtesy Galerie C

Behind the Hill

Galerie C, Neuchâtel, 09.03. – 22.04.2017
www.galeriec.ch

Avec : Rudy Decelière, Lukas Hoffmann, Cyril Porchet, Benoît Vollmer

Réunissant quatre artistes contemporains, *Behind the Hill* se veut avant tout une exposition où la création d'espaces aux strates multiples est possible. Convoquant le médium photographique et l'installation, il s'agit de se laisser surprendre par des formes inédites, et de délaissier les idées préconçues convoquées par notre imaginaire. En effet, la question légitime qui se pose est de savoir : Que se cache-t-il derrière la colline? Rêveries construites et issues de notre imagination, la colline est le fruit d'attentes multiples et amorce l'espoir d'une possible évasion. Rare est le dénouement tel qu'il était rêvé ou imaginé. *Behind the Hill* est une invitation à considérer cette éventualité imprévisible au travers de la photographie et de l'installation : le souhait est d'ouvrir un espace au champ du possible afin de créer un lieu où notre rapport intuitif n'est pas circonscrit. Les perceptions visuelles et sonores s'entremêlent au sein de l'installation de Rudy Decelière, faisant écho à l'immensité chimérique des paysages vertigineux de Benoît Vollmer. Les photographies de Lukas Hoffmann se refusent aux horizons éclatés et prometteurs, imposant au regardeur un champ pictural frontal. Inédite, la série de Cyril Porchet entame un dialogue chargé d'esthétisme en convoquant les états de transformation de l'existence.

Source de tous les textes : dossier de presse



© Benoît Vollmer, de la série Shqipëria #2, Albanie. Courtesy Galerie C

Un sentiment d'in vraisemblance s'empare du regardeur face aux paysages qui s'offrent à lui. Dans un vertige ultime, notre intuition première est mise à mal et notre œil s'attèle à reconstituer l'ordre auquel il est habitué. Pour la série *Subduction*, Benoît Vollmer (1983, FR) opère la fusion d'une multitude de panoramas alpins, créant ainsi des espaces denses où le regardeur, happé par l'impétueuse montagne, voit son équilibre visuel interrogé. A l'instar du phénomène géologique de subduction, les images entrent en collision et se juxtaposent: le haut et le bas se mélangent, l'œil cherche l'horizon qui se défile.

Alors que l'Albanie est le dernier état communiste d'Europe, le pays est isolé du reste du monde, de la fin de la deuxième guerre mondiale jusqu'à la chute du régime en 1992. Les strates de l'Histoire sont visibles en filigrane, comme face à un chantier archéologique où le chercheur reconstituerait le passé du pays et de l'Europe tout entière. Il en résulte un mélange singulier qui sous une apparente anarchie, est un agrégat de signes. La série *Shqipëria* s'apparente à une exploration similaire à celle des photographes de l'Ouest américain tels que Timothy O'Sullivan et Roger Fenton. A l'affût d'épiphénomènes visuels ou géologiques, de fourrés à contre jour, de cicatrices à la surface de la terre, et de signes d'un régime disparu, Benoît Vollmer dresse non seulement un état des lieux du pays, vingt ans après la chute du régime, mais dévoile également la beauté dans la rémanence.



© Cyril Porchet, N°1, de la série *Flowers*, 2016. Courtesy Galerie C

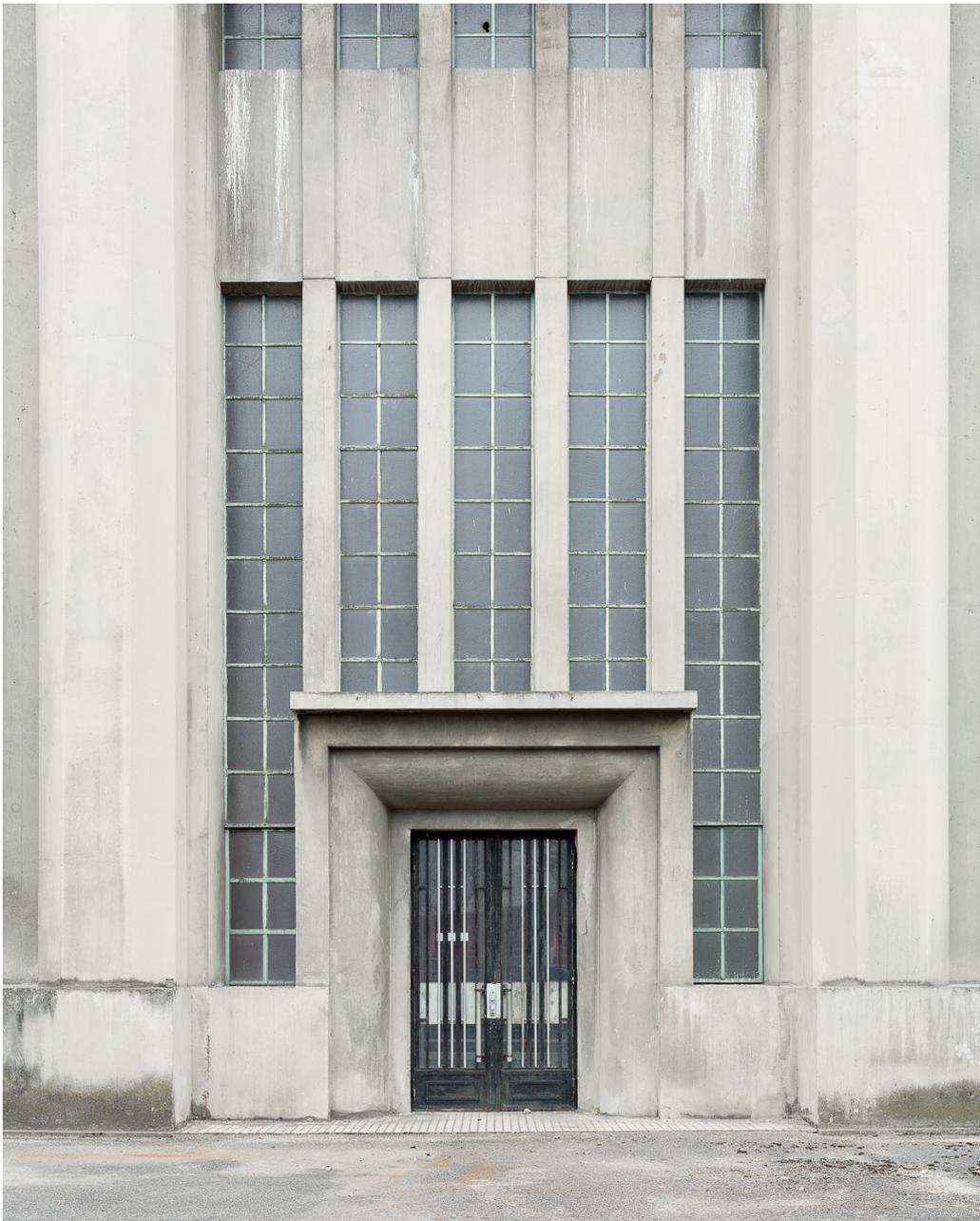
Vaine tentative que celle de cette danse mortelle entreprise par l'élément végétal. *Flowers*, dernière série en cours de Cyril Porchet (1984, CH), met en lumière l'éphémère existence : la prise de vue s'étale sur plusieurs jours consécutifs, afin que la transformation florale soit délicatement mise en aplat sur un seul et unique négatif. Ce travail s'inscrit dans la continuité des séries précédentes, qui s'attachent à observer les temporalités multiples. Les diverses strates temporelles se fossilisent et s'entremêlent dans un chaos voluptueux. Vanité contemporaine, la série *Flowers* entreprend la fossilisation du temps invisible qu'est le passage de la vie à la mort. S'inscrivant ainsi dans le genre traditionnel des vanités, dont il est possible d'observer une grande récurrence au sein de l'histoire de l'art, la série *Flowers* témoigne de la fugacité de l'existence terrestre, ainsi que de sa nature transitoire. Euphémisme élégant d'une extinction fatale, la composition florale se soulève dans un indestructible désir et transmet dans un souffle léger son empreinte au négatif.



© Lukas Hoffmann, Gowanus Canal, Brooklyn NYC, 2016, c-print, 68x54 cm. Courtesy Galerie C

" Le photographe s'attache à discerner le monde sous sa forme visuelle. Lors d'une discussion sur son travail, Lukas Hoffmann [1981, CH] explique que ce qui lui importe, c'est d'être attentif aux formes et à la lumière, et non de connaître ce qu'il photographie. Ce n'est pas l'objet représenté – arbre ou maison – qui compte en premier lieu pour lui, c'est bien plutôt un certain ordonnancement du paysage, qui va trouver à se structurer dans l'image. Les photographies de Hoffmann naissent comme des images isolées. Elles ne suivent aucune idée ou concept ; chaque image témoigne bien plutôt d'une quête – la quête d'une correspondance entre l'ordre de l'image et le monde visible, quête d'un rapport pour lequel il n'existe aucune règle, mais qui doit être trouvé pour chaque image de façon renouvelée. Le photographe choisit son cadre au sens d'un voir intuitif et par images, dans lequel ce qui est vu se range à un point de vue. "

Johanna Schiffler, "Lukas Hoffmann. 26 photographies", Paris, Beaux-Arts, 2011



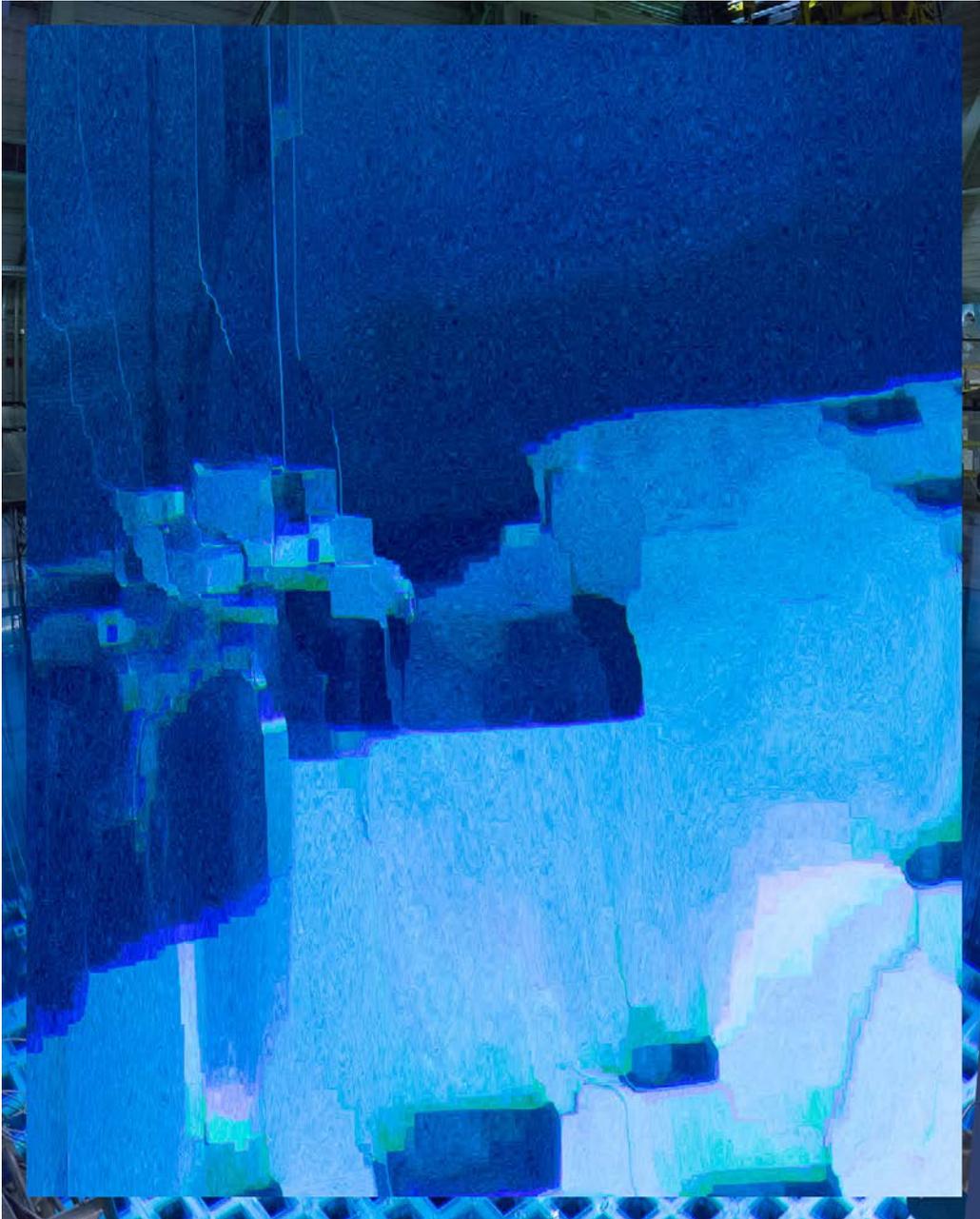
© Mathieu Bernard-Reymond, Seuil, de la série Transform: Power, 2015. Courtesy MBAL

Abstraction

MBAL – Musée des beaux-art du Locle, Le Locle, 19.02. – 28.05.2017
www.mbal.ch

Avec : Anni Albers, Ljubodrag Andric, Mathieu Bernard-Reymond, Claudia Comte, Sol LeWitt, Wolfgang Zät.

Le MBAL dédie son premier cycle d'expositions de l'année à six artistes à l'approche résolument abstraite. Le pionnier de l'art conceptuel américain Sol LeWitt est mis à l'honneur avec 6 dessins muraux réalisés in situ et exceptionnellement présentés pour une durée de 8 mois. Une exposition monographique à Anni Albers offre une vue d'ensemble sur son œuvre gravé, technique qui lui permet d'explorer tant les couleurs vives que les formes géométriques. Quatre artistes contemporains complètent cette programmation ambitieuse : Claudia Comte, l'une des artistes suisses les plus en vue sur la scène internationale et qui fut la lauréate du Prix de la ville du Locle lors de la dernière Triennale de l'art imprimé, le graveur Wolfgang Zät, et les photographes Mathieu Bernard-Reymond et Ljubodrag Andric.



© Mathieu Bernard-Reymond, Transformation (Piscine de stockage, 191, Fessenheim), de la série Transform: Power, 2015. Courtesy MBAL

Mathieu Bernard-Reymond. Transform: Power

Travaillant à la frontière de la photographie documentaire et plasticienne, Mathieu Bernard-Reymond (1976, FR) s'intéresse à la notion de production et de transformation. La série *Transform* se fonde sur des images réalisées dans des centrales nucléaires et hydrauliques montrées au travers de détails architecturaux. Certaines images sont ensuite manipulées par un algorithme qui leur fait perdre leur apparence documentaire pour devenir de plus en plus abstraites. L'interaction entre enregistrement du réel et interprétation artistique s'établit également par un accrochage complexe des images qui se juxtaposent à la manière d'un collage.

À l'occasion de l'exposition, le MBAL sort une édition « Pouvez-vous nous parler de ... ». Il s'agit du troisième numéro de la série d'interviews d'artistes publiés en lien avec les expositions que le musée consacre à la nouvelle génération de créateurs travaillant avec les outils numériques.

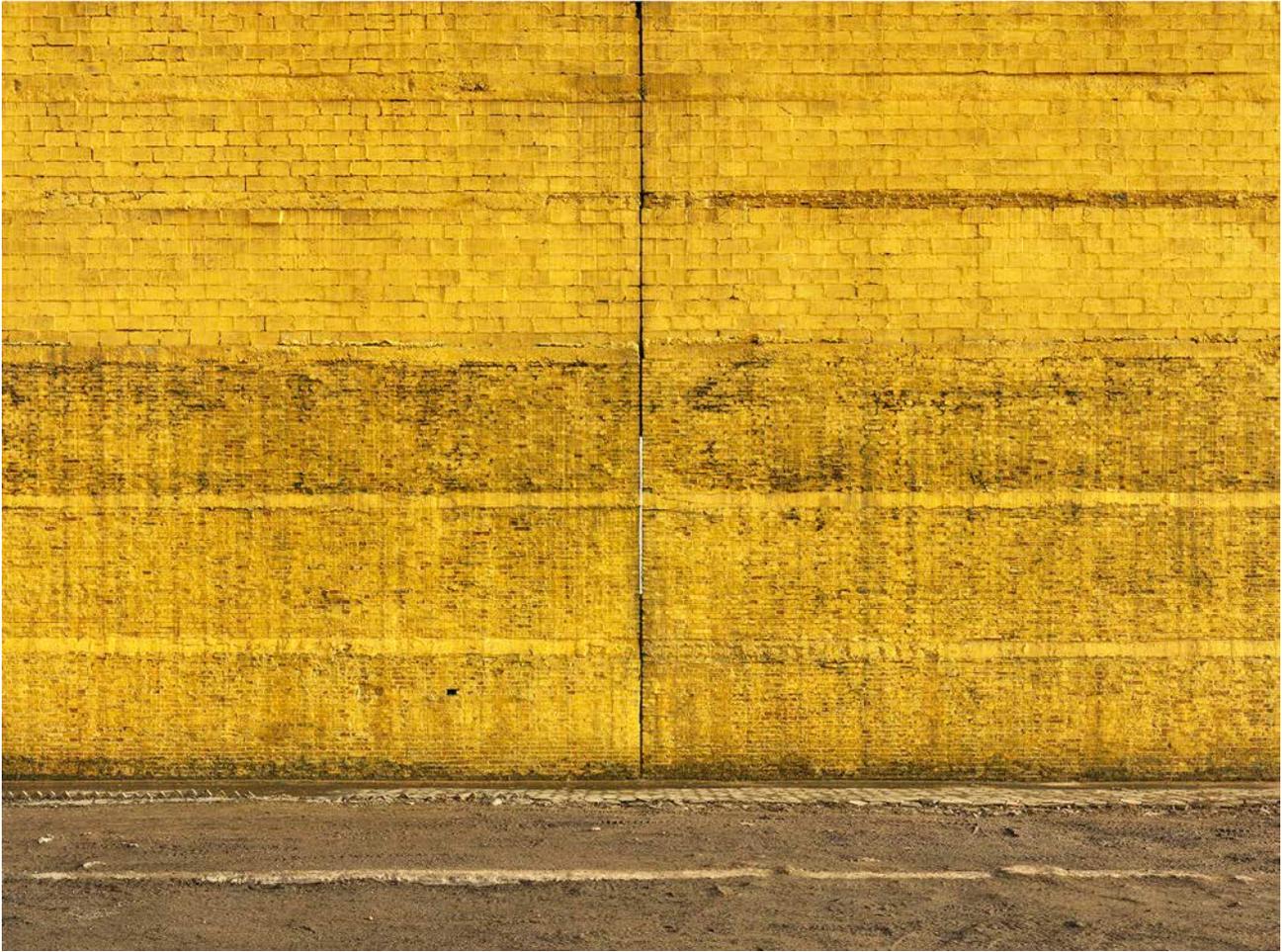


© Ljubodrag Andric, Miami 7, 2011

Ljubodrag Andric

Le travail de Ljubodrag Andric, exposé pour la première fois en Suisse, s'inscrit d'avantage dans l'histoire de la peinture que dans celle de la photographie. L'artiste photographie des murs de différentes villes du monde et pourtant ce n'est pas ce que nous retenons de ses œuvres, toutes dénuées de présence humaine ou d'information en lien avec leur environnement. Ces images nous invitent à aller au-delà des détails qui sont donnés à voir (marques du béton, irrégularité des briques, salissures). Chez Andric, l'interchangeabilité des couleurs et de la lumière est centrale. Il est aussi question de matières, de textures, de lignes, de symétries et de surfaces. Quant au sens à donner à ces images, il s'enveloppe de mystère et se dérobe volontiers à nous.

L'exposition de Ljubodrag Andric, né à Belgrade en 1965, s'inscrit dans la programmation du Printemps culturel neuchâtelois consacré en 2017 aux Balkans.



© Ljubodrag Andric, China 9, 2013. Courtesy MBAL



© Salvatore Vitale, My father embracing me, 2015. Courtesy Photoforum

Salvatore Vitale & Jonny Briggs. Relations de famille : chance et gros orages

Photoforum PasquArt, Bienne, 29.01. – 23.04.2017

www.photoforumpasquart.ch

" La famille peut signifier la patrie, un foyer dans lequel on aime revenir. Elle peut être composée de personnes avec lesquelles on se sent lié, ou devant lesquelles on cherche inlassablement à fuir. Certains souhaitent faire partie d'une famille, d'autres craignent de ne pas pouvoir s'échapper des griffes du lien de sang. Les ressemblances mutuelles sont d'abord saluées et relevées avec taquinerie, puis niées une fois adulte.

Dans une perspective sociologique, la famille désigne une communauté construite autour d'un partenariat - mariage, partenariat civil, adoption ou filiation - qui, dans l'espace culturel occidental, est souvent composé des parents ou titulaires de l'autorité parentale (éventuellement augmenté de proches vivant dans le même foyer) et des enfants. La représentation de la famille nucléaire est basée sur un concept fondamental issu de la société civile du 18^{ème} siècle. L'historien français Philippe Ariès (1914-1984) développe dans son principal ouvrage *L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime* l'idée que, à cette période, la famille en tant qu'institution d'héritage de biens, de situation et de nom devient une institution de transmission de normes et de valeurs morales, qui intègre autant l'univers émotionnel des parents que des enfants. Les concepts de la vie familiale proviennent de pratiques sociales et sont façonnées par des perceptions sociétales et culturelles. Les pratiques photographiques faisant le portrait de l'environnement domestique ou de la famille sont nombreuses et diverses dans l'art et l'histoire de l'art: de nature documentaire, comme par exemple chez Diane Arbus et Nan Goldin, ou artistiquement stylisées et mises en scène comme chez Thomas Struth, Gregory Crewdson ou Sally Mann. Tous examinent les relations complexes et leur histoire, tout en interrogeant leur propre position au sein de cette structure de représentation.



© Salvatore Vitale, Piana, 2015. Courtesy Photoforum

Nous nous réjouissons d'interroger le genre de la photographie de famille à la lumière de deux corpus ayant chacun une perspective personnelle: l'artiste britannique Jonny Briggs conçoit, à l'aide de procédés complexes, un univers d'images surprenant, dans lequel une étincelle d'inspiration se transforme en superpositions plastiques. A l'aide d'atmosphères tirées sur grands formats, Salvatore Vitale parle de la distance et de la proximité entre son père et lui. La notion de famille nucléaire n'est de loin pas obsolète, et offre toujours la possibilité d'éclairer la relation, à première vue ordinaire, entre la mère, le père et l'enfant. Pour ce faire, Jonny Briggs et Salvatore Vitale composent des récits personnels. Dans l'exposition, des images animées et des séquences vidéo complètent les récits photographiques des deux artistes. Objet, image et son forment ainsi un dialogue.

Salvatore Vitale (1986, vit et travaille à Lugano) démontre dans sa série *The Moon was Broken* que la photographie ne raconte pas uniquement des histoires, mais qu'elle permet aussi de pallier aux lacunes de la mémoire. Après avoir quitté à 18 ans la maison familiale située à Caronia, petit village du nord de la Sicile, Salvatore Vitale ne se rend plus que de rares semaines par année dans le village de son enfance, au bord de la mer tyrrhénienne. En 2014, Vitale décide d'examiner les causes de l'éloignement progressif entre son père et lui. Quand il se remémore son enfance et son adolescence, il y décrit son père comme un typique patriarce sicilien: un homme silencieux, ne partageant pas volontiers ses sentiments. Cependant, père et fils se sont toujours sentis intimement liés. Pendant deux ans, Salvatore Vitale rendit régulièrement visite à son père afin de découvrir, par des conversations exténuantes, pourquoi ils se sont progressivement éloignés. Ce processus douloureux fit resurgir des sentiments de remords, mais aussi des souvenirs et des explications: finalement cette démarche signifia pour Salvatore Vitale la confrontation à sa propre histoire. Chaque symbole, lieu ou thème incarne dans ses images la possibilité de redécouvrir quelque chose.



© Salvatore Vitale, NGC-6888/crescent Nebula, 2014. Courtesy Photoforum

Dans trois espaces d'expositions différents, il décrit un catalogue de divers états émotionnels qui forment un ensemble atmosphérique. Le sentiment de perte est l'amorce de la série *The Moon was Broken*, et fait office de fil rouge dans l'ensemble du corpus. Quand à l'âge de 5 ans, le jeune Salvatore découvrit la lune suspendue dans un ciel nuageux en rentrant de la fête foraine annuelle, il se mit à pleurer: la surface à l'aspect brisé l'attrista au plus profond. Ce qui peut être perçu comme une observation enfantine tristement magique, signifie aujourd'hui pour Vitale un funeste signe avant-coureur. Peu de temps après, son père survécut par chance à un grave accident de voiture.

Salvatore Vitale utilise différentes techniques: la lumière relie les divers plans images entre eux, comme la douce lumière lunaire et la lumière métallique des phares de voiture. La capture de la lumière, le temps nécessaire à celle-ci, est un facteur déterminant dans le média photographique. Les deux années durant lesquelles l'artiste a travaillé à la série *The Moon was Broken* étaient marquées par l'attente: l'attente de son père, assis muet à ses côtés, peut-être en train de taire une réponse ou simplement satisfait de ne rien devoir dire. L'attente de la fin du temps d'exposition, seul sur des routes traversant des paysages rocailleux. L'extension du temps qui, lorsqu'on s'abandonne au souvenir ou qu'on se met à la recherche de fragments de mémoire, nous paraît alors visqueux et coriace."

Nadine Wietlisbach, directrice Photoforum Pasquart

Relecture : Magdalena Bucher. Traduction française : Valérie Rohrbach



© Salvatore Vitale, Magnolia tree, 2015. Courtesy Photoforum



© Jonny Briggs, Untitled, 2016. Courtesy Photoforum

" Jonny Briggs (1985, vit et travaille à Londres) s'intéresse depuis plus de douze ans à son environnement familial. Ses photographies montrent des mises en scène complexes, dans son atelier et à l'extérieur, dont ses parents sont les principaux protagonistes. Un deuxième regard révèle la frontière parfois floue entre les parents et l'enfant, entre l'Autre et le Soi, entre reconfigurations réelles et installations artificielles. Briggs s'inspire des archives familiales: dans des boîtes et des tiroirs se trouvent d'innombrables photographies anciennes, principalement prises par son père. Dans un grand nombre de ses travaux, Jonny Briggs semble s'approprier le regard de son père. Dans un premier temps, il reporte son idée sur papier, en la développant à l'aide d'esquisses et de dessins surréalistes. Il décrit ce processus comme ludique, intuitif et expérimental. Briggs perçoit son travail comme la rencontre de souvenirs paradoxaux et considère l'interaction entre les anciens et les plus récents travaux comme un tissu fondamental. La combinaison d'éléments divers, en lien avec les matériaux et leurs significations intrinsèques, a pour résultat une composition visuelle complexe dont le décryptage peut se révéler de manière imprévue.

Pour l'image *Untitled (self painted grey, cradling photograph of eye as a child, obscuring my own eyes, in front of backdrop held by partner)* Briggs demande à son partenaire de poser sur une souche de bois, dans la forêt proche de la maison familiale, avec une photographie représentant son œil alors qu'il était enfant.



© Jonny Briggs, *Order, ordered, disorder*, 2016. Courtesy Photoforum

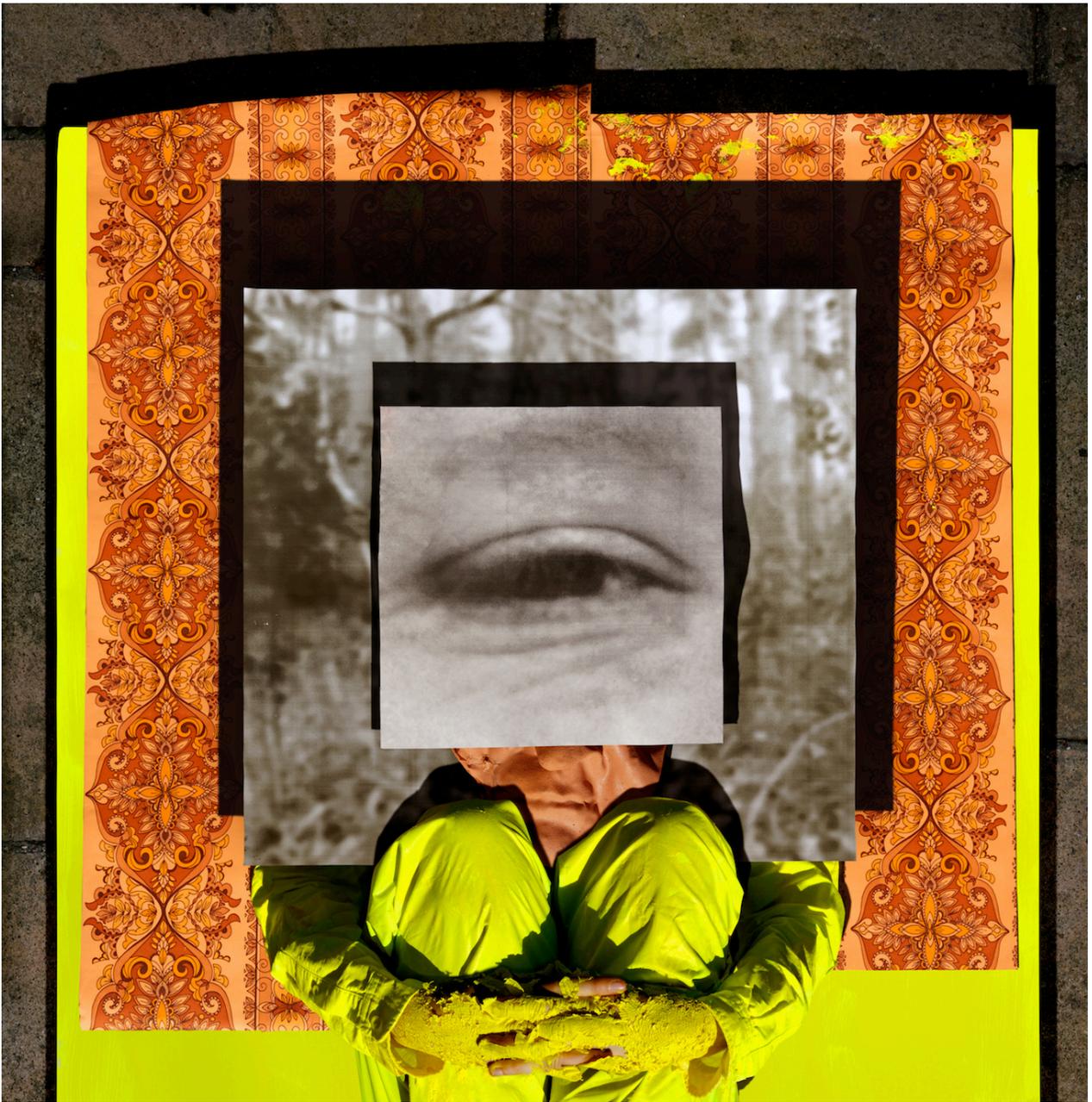
L'image rappelle la carte de tarot du pendu : la posture du pendu fait référence au développement en profondeur. L'auréole démontre que grâce à une réorientation et à une perception inversée du monde, il est possible de parvenir à l'illumination. Le monde est alors inversé en mettant le terrestre en dessus du divin.

Order / Disorder / Disordered montre les dents et la mâchoire inférieure de la mère de Briggs mordant dans une pièce de tapisserie. Son visage est caché par un tableau d'une nature morte. Une nature morte se substitue à son visage que l'on ne peut reconnaître. La mère de l'artiste semble incorporer son environnement ou au contraire, l'environnement prend possession de son apparition. Sur les bords de la mise en scène apparaissent des brins d'herbes. Donneraient-ils aux spectateurs une indication sur la création de la composition? Dans *Untitled*, 2016, le masque en latex du visage du père de Briggs est lié chromatiquement à une pièce de tapisserie, laquelle est épinglée à côté d'une image du même ensemble photographié – une représentation d'une parcelle de forêt se trouvant dans le voisinage de la maison familiale. L'œil est celui du père de Briggs, et le siège qui encadre l'ensemble, celui de la mère. Différentes versions de la réalité et de la falsification sont confrontées, et la question du cadre dans le cadre est poussée à l'extrême, à la manière de Magritte. "

Nadine Wietlisbach, directrice Photoforum Pasquart

Relecture : Magdalena Bucher. Traduction française : Valérie Rohrbach

Source : dossier de presse



© Jonny Briggs, Untitled, 2016. Courtesy Photoforum



© Jonny Briggs, Natural Inside, 2011. Courtesy Photoforum



© Lina Scheynius, London, Summer 2016. Courtesy Christophe Guye

Lina Scheynius

Christophe Guye Galerie, Zurich, 25.01. – 15.04.2017

www.christopheguye.com

Il s'agit de la seconde exposition personnelle de Lina Scheynius (1981, Suède) à la Galerie Christophe Guye. Son travail intime saisit avec franchise et naturel des moments de son quotidien où la nudité et la sexualité révèlent une image post-féministe de la femme actuelle. L'artiste s'est fait connaître par le biais d'internet en mettant en ligne des images d'elle-même et de ses proches sur des sites comme Flickr. Depuis ses débuts dans le domaine de la photographie professionnelle en 2008 (notamment la mode et d'autres mandats éditoriaux), son travail a évolué en développant un langage visuel complexe, subtile et sensible, encore plus personnel, bien que la sexualité n'y soit plus au premier plan.

Nassim Daghighian

Source de la citation : <http://www.loeiladelphotographie.com/fr/2012/05/29/article/16931/lina-scheynius-my-own-life-of-desire/>



© Lina Scheynius, Me in London, Summer 2015. Courtesy Christophe Guye

" Je suis née en 1981 à Vänersborg en Suède et j'ai grandi à Trollhättan. Je suis partie de la maison à 16 ans. Après cela, j'ai passé la plupart de mon temps à Londres, où je suis installée en ce moment. J'ai aussi passé beaucoup de temps sur Paris et je retourne en Suède aussi souvent que je le peux. Je pense que je travaille mieux quand je ne reste pas sur place. [...]

Mon sujet absolument favori est ma propre vie et les gens qui la constituent. Je la photographie et je l'agence comme un journal. "

Lina Scheynius



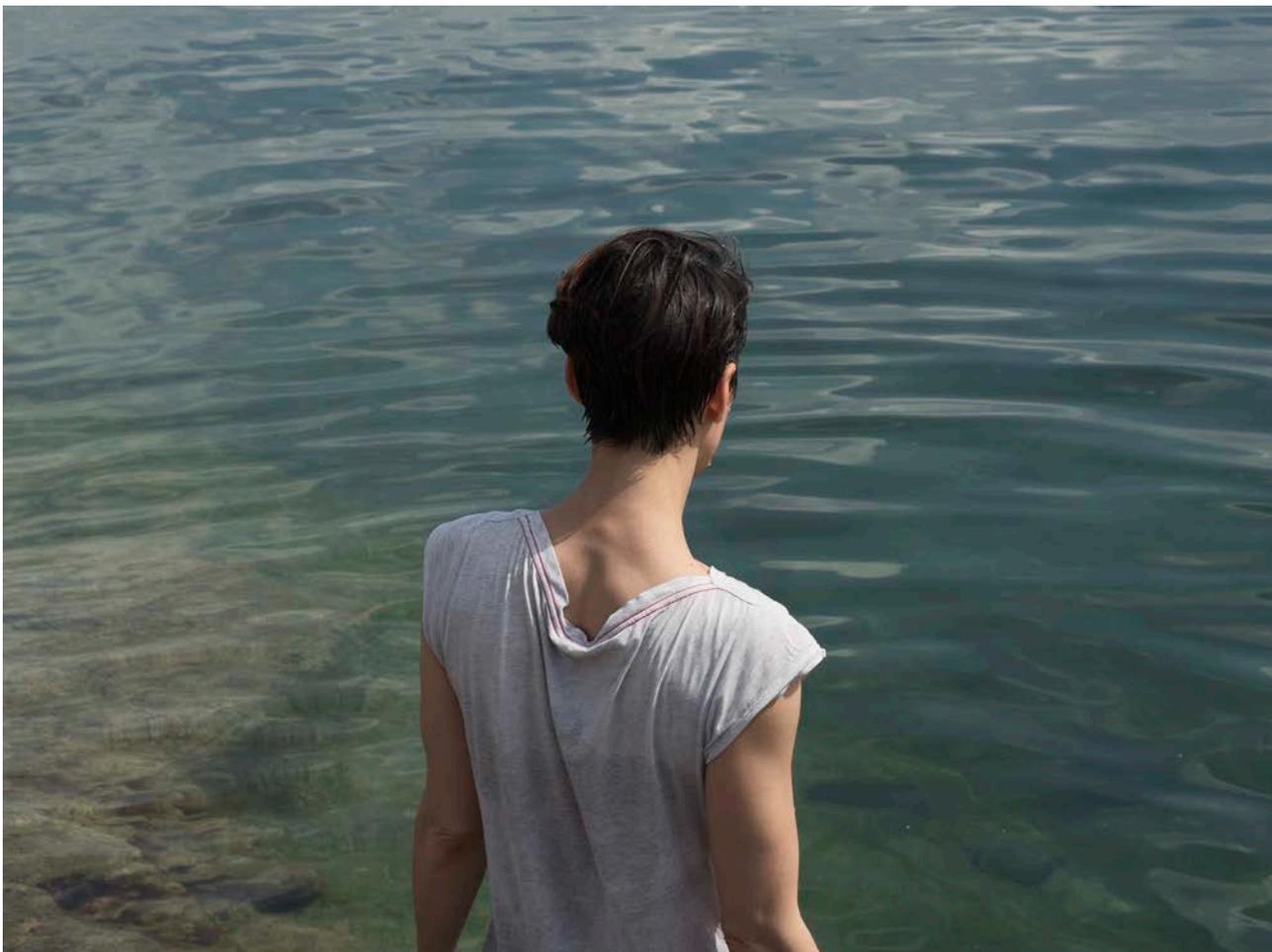
© Lina Scheynius, *Me in South of France*, Summer 2016. Courtesy Christophe Guye



© Lina Scheynius, Me in London, Summer 2012. Courtesy Christophe Guye



© Lina Scheynius, Me in Antwerp, Autumn 2013. Courtesy Christophe Guye



© Shane Lavalette, Saint-Saphorin, 2016, du projet Etrangement familial. Courtesy Fotostiftung Schweiz

Etrangement familial. Regards sur la Suisse

Fotostiftung Schweiz, Winterthur, 11.02. – 07.05.2017

www.fotostiftung.ch

Avec : Alinka Echeverría, Shane Lavalette, Eva Leitolf, Simon Roberts et Zhang Xiao.

L'image de la Suisse a été façonnée dans une grande mesure par des photographies ayant le tourisme pour toile de fond. Panoramas de montagne spectaculaires, campagnes idylliques et portraits authentiques de gens du cru – ces images, commercialisées avec succès, ont contribué à forger l'identité nationale, mais ont aussi eu pour effet de banaliser et de rigidifier le répertoire iconographique.

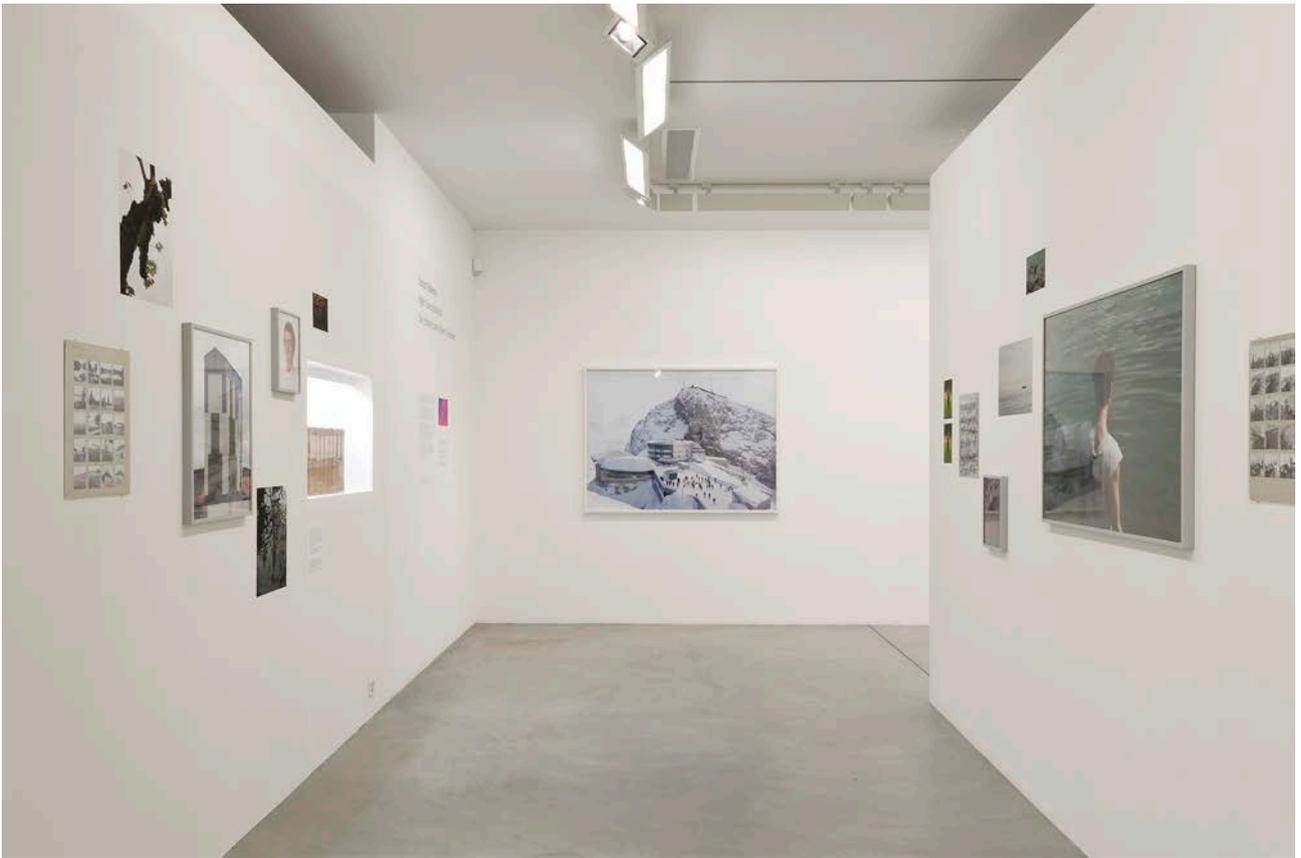
À l'occasion de son centième anniversaire en 2017, Suisse Tourisme a choisi un projet hors du commun pour poser un nouveau regard sur la richesse de la photographie de notre pays. Sous la direction de la Fondation Suisse pour la Photographie (Fotostiftung Schweiz, Winterthur) et du Musée de l'Elysée (Lausanne), cinq photographes de renommée internationale ont été invités à questionner l'image de la Suisse en tant qu'observateurs indépendants, subjectifs et sensibles, libres de tout mandat publicitaire.

Les impressions que les photographes Alinka Echeverría (Mexique/UK), Shane Lavalette (USA), Eva Leitolf (Allemagne), Simon Roberts (UK) et Zhang Xiao (Chine) ont glanées lors de leurs voyages dans le pays et le long de sa frontière sont inspirantes et révélatrices. Leurs images cocasses, poétiques ou énigmatiques, nous invitent à poser un regard neuf sur ce qui nous est familier.

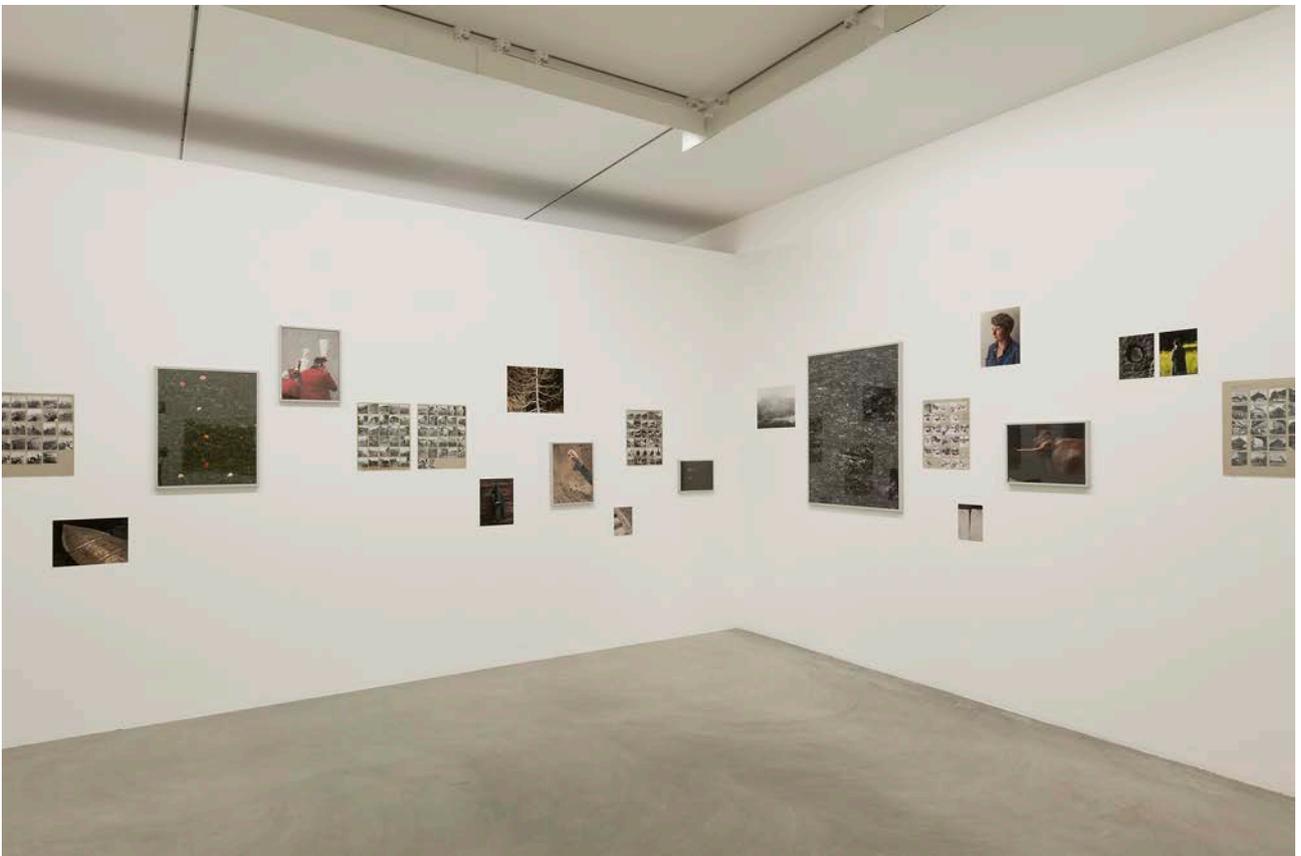
Publication : Un coffret de livres publiés par Lars Müller Publishers accompagne l'exposition.

Curateurs : Tatyana Franck, Peter Pfrunder et Lars Willumeit.

Source : dossier de presse



Images de Shane Lavalette et Simon Roberts (centre), projet Etrangement familial © Fotostiftung Schweiz ; photo : Christian Schwager



Images de Shane Lavalette et Theo Frey, projet Etrangement familial © Fotostiftung Schweiz ; photo : Christian Schwager



© Theo Frey, du projet Etrangement familial. Courtesy Fotostiftung Schweiz



© Shane Lavalette, Stammheim, 2016, du projet Etrangement familial. Courtesy Fotostiftung Schweiz



© Eva Leitolf, Matters of Negotiation, 2016, tirages numériques, détail, du projet Etrangement familial. Courtesy Fotostiftung Schweiz



© Installation d'Eva Leitolf, Matters of Negotiation, 2016, projet Etrangement familial © Fotostiftung Schweiz ; photo : C. Schwager



© Installation d'Eva Leitolf, Matters of Negotiation, 2016, projet Etrangement familial © Fotostiftung Schweiz ; photo : C. Schwager



© Alinka Echeverría, Luella, Vevey, 2016, du projet Etrangement familial. Courtesy Fotostiftung Schweiz



© Installation d'Alinka Echeverría, projet Etrangement familial © Fotostiftung Schweiz ; photo : Christian Schwager



© Installation d'Alinka Echeverría, projet Etrangement familial © Fotostiftung Schweiz ; photo : Christian Schwager



© Francesco Jodice, *What We Want*, Sao Paulo, R35, 2006. Courtesy Fotomuseum Winterthur

Francesco Jodice. Panorama

Fotomuseum, Winterthur, 11.02. – 07.05.2017
www.fotomuseum.ch

Panorama est la première rétrospective internationale consacrée à l'œuvre du photographe et cinéaste Francesco Jodice (1967, IT). Elle présente sa production artistique des vingt dernières années qui traite de questions d'ordre sociologique sur notre monde urbanisé actuel.

Panorama propose un large choix de documents tels que des cartes, des livres, des coupures de journaux et des interviews, sur un dispositif de tables de quarante mètres de long, afin de révéler le processus créatif de Francesco Jodice, qui oscille habilement entre théorie et pratique. L'équilibre subtil entre ces éléments produit un vaste scénario géopolitique et une mosaïque éclectique du monde contemporain en flux permanent. Dans l'univers de l'artiste, les processus de pensée et les différents stades de son développement menant aux œuvres sont aussi importants que la forme finale de celles-ci. C'est pourquoi l'exposition révèle ces processus liés à la recherche artistique afin que le visiteur puisse suivre le fil des réflexions de Francesco Jodice sur les tendances sociologiques et philosophiques de notre époque. Ceci implique non seulement une approche interdisciplinaire, mais aussi une diversité de techniques, de systèmes et de destinataires auxquels s'adresse l'artiste.

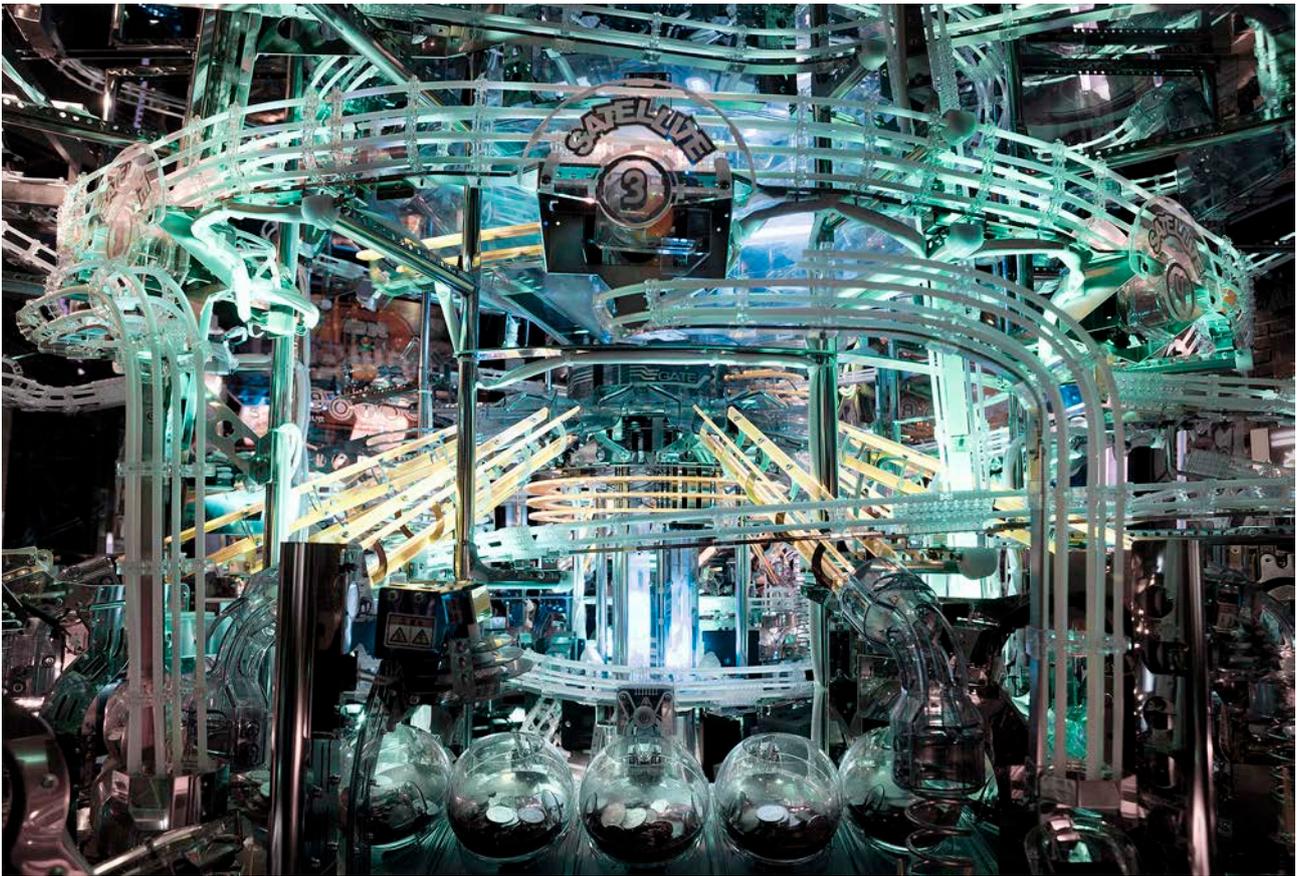
Les six projets présentés au Fotomuseum sont exemplaires de l'ensemble du travail de Francesco Jodice. L'artiste explore des thèmes en relation avec l'échelle humaine en appliquant des méthodes telles que la participation, le réseau internet, l'enquête et la narration, qui nous révèlent un monde à la fois immédiat et distant.

Francesco Jodice vit à Milan, où il est Professeur d'anthropologie visuelle urbaine à la NABA – Nuova Accademia di Belle Arti (NABA); il enseigne la photographie à la Fondazione Forma per la Fotografia.

Publication : Un catalogue richement illustré paraît chez Spector Books pour l'occasion ; conçu comme une anthologie déconstruite, l'ouvrage établit des connexions entre les domaines de l'art, de la politique, de la philosophie, de l'anthropologie, de la planification urbaine et de la géographie.

Curateurs : Francesco Zanot, curateur de CAMERA à Turin, et Thomas Seelig, Directeur du Fotomuseum.

Source : dossier de presse



© Francesco Jodice, What We Want, Tokyo, R38, 2010. Courtesy Fotomuseum Winterthur



© Francesco Jodice, Panorama, Fotomuseum Winterthur, 11.02. – 07.05.2017, photo : Christian Schwager



© Francesco Jodice, Panorama, Fotomuseum Winterthur, 11.02. – 07.05.2017, photo : Lorenzo Bacchi



© Francesco Jodice, Panorama, Fotomuseum Winterthur, 11.02. – 07.05.2017, photo : Christian Schwager



© Francesco Jodice, Panorama, Fotomuseum Winterthur, 11.02. – 07.05.2017, photo : Christian Schwager



© Francesco Jodice, What We Want, Mazara, R14, 2000. Courtesy Fotomuseum Winterthur



© Rahel Krabichler. Courtesy Swiss Photo Award

Swiss Photo Award – vfg.selection

Photobasteil, Zurich, 17.03. – 16.04.2017

www.swissphotoaward.ch

Le Swiss Photo Award - vfg.selection est l'un des prix de photographie les plus prestigieux et bien doté en Suisse. Depuis les dix-huit dernières années, il a été une vitrine de l'ensemble de la photographie suisse, de l'architecture à la mode, aux beaux-arts, aux publications, aux reportages, à l'éditorial ou à la publicité. Chaque année, un jury international sélectionne les meilleurs travaux présentant la photographie artistique et appliquée (mandats) les plus remarquables.

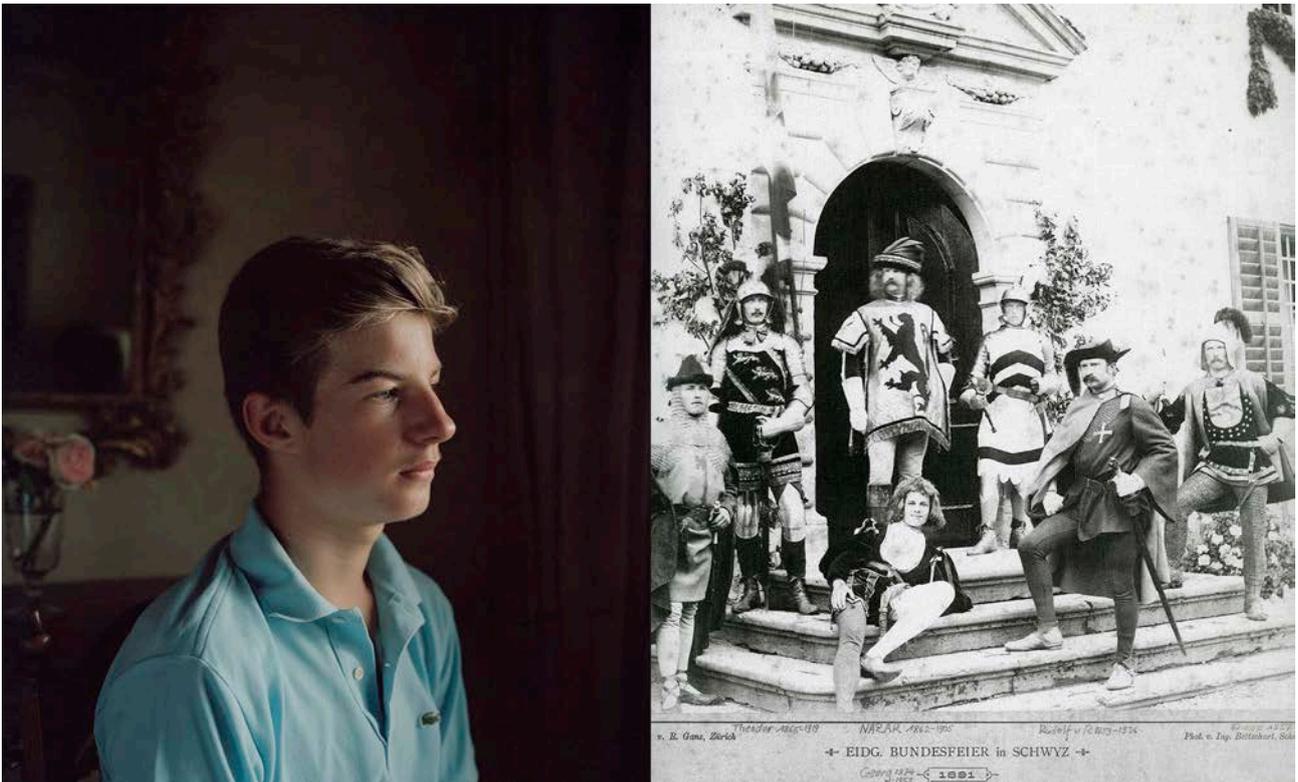
Swiss Photo Award constitue ainsi une plate-forme importante pour l'ensemble de l'industrie photographique suisse. Le concours s'articule autour d'un dialogue sur la qualité et il est conçu pour présenter une vue en coupe annuelle de la photographie tout en reflétant l'évolution d'un marché en évolution rapide.

Les lauréats de chaque catégorie sont annoncés lors de la cérémonie de remise des prix, au vernissage.

L'un des principaux objectifs du prix est de faciliter la communication, le dialogue et la mise en réseau autour de la photographie. Il s'efforce activement de donner au public une meilleure compréhension des travaux sélectionnés, des photographes qui les ont produits, de leur mission, de leurs préoccupations, de leurs idées, de leurs approches comme de leurs techniques.

Swiss Photo Award organise des lectures de portfolios, des tables rondes, des conférences, des ateliers et des présentations de produits afin de stimuler l'échange auprès d'un public allant des amateurs qui s'intéressent à la photographie aux photographes récents, fraîchement diplômés, aux professionnels de la photographie, de la publicité et des médias.

Source : <https://www.swissphotoaward.ch/en-en/about/>



© Alma Cecilia Suarez, de la série Swiss, Schweizer, suisses, svizzeri, 2015. Alexis Heegaard (Fribourg, 2016) and his ancestors Theodor, Nazar, Rudolf and Franz von Reding, celebrating the Swiss National Day (Schwyz, 1891). Archive: Pierre Heegaard. Courtesy Swiss Photo Award

Lauréats 2017 :

Andrea Helbling, Zurich (Architecture), Anita Vozza, Magglingen (Editorial), Lorenz Cugini, Zurich (Mode), Jessica Wolfelsperger, Bâle (Beaux-arts), Jaromir Kreiliger, Castrisch (Libre), Christian Bobst, Zurich (Reportage) und Diego Alborghetti, Zurich (Publicité).

Nominés 2017 :

Architecture – Prix Fischer AG Immobilienmanagement (5000 CHF)
Istvan Balogh, Zurich ; Beat Bühler, Zurich ; Andrea Helbling, Zurich

Editorial – Prix Sonntags Zeitung (5000 CHF)
Thomas Kern, Möriken ; Simon Tanner, Zurich ; Anita Vozza, Magglingen

Mode (5000 CHF)
Dan Cermak, Zurich ; Lorenz Cugini, Zurich ; Joan Minder, Zurich

Beaux-arts – Prix Leica Camera AG (5000 CHF)
Hans Hofmann, Berne ; Rahel Krabichler, Köniz ; Jessica Wolfelsperger, Bâle

Libre – Prix vfg (5000 CHF)
Jaromir Kreiliger, Castrisch ; Mali Lazell, Zurich ; Alma Cecilia Suarez, Marly (FR)

Reportage – Prix Tages-Anzeiger (5000 CHF)
Roshan Adhihetty, Zurich ; Christian Bobst, Zurich ; Scott Typaldos, Lausanne

Publicité – Prix Samsung (5000 CHF)
Diego Alborghetti, Zurich ; Dan Cermak, Zurich ; Michael Egloff, Zurich

Membres du jury 2017 : Christiane Nill, Béatrice Mächler, Sascha Renner, Melody Gyax, Valérie Fougeirol, Tobia Bezzola, Meret Ernst, Georg Aerni, Christa de Carouge, Jean-Pierre Blanc, Monica Pozzi, Remy Fabrikant, Martin Roth.



© Simon Tanner, Affoltern, 2016. Courtesy Swiss Photo Award



© Scott Typaldos, Butterflies Chapter 4, Indonésie, projet en cours. Courtesy Swiss Photo Award



© Scott Typaldos, Butterflies Chapter 4, Indonésie, projet en cours. Courtesy Swiss Photo Award



© Jerry Uelsmann, Untitled, 1996, tirage argentique, 40.6x50.8 cm. Courtesy Fabian & Claude Walter Galerie

Jerry Uelsmann. Darkroom Surrealist

Fabian & Claude Walter Galerie, Zurich, 03.03. – 29.04.2017
www.fabian-claude-walter.com

" [...] l'œuvre de Jerry Uelsmann s'ouvre en effet sur un théâtre où le merveilleux règne en maître et semble jeter un défi à l'ordre visuel, pour en faire un monde de l'ordre et du mystère." Jean Dieuzaide *

Avec ses photomontages, Jerry Uelsmann (1934, USA) nous invite dans un monde fantastique que l'artiste est allé chercher dans son imagination plutôt que dans le monde faisant face à sa caméra ! Un patient travail de laboratoire et un choix judicieux de photographies lui permettent de créer un univers poétique surnaturel. Bien que l'élaboration soit artisanale et entièrement argentique, Uelsmann a clairement anticipé le montage numérique avec son extraordinaire maîtrise technique et la diversité de ses sujets, où la nature semble être l'un des motifs récurrents, proches de la sensibilité de l'artiste.

Depuis les années 1960, Uelsmann a composé des mondes visuels surréalistes et des récits en consacrant de longues heures à l'assemblage de plusieurs négatifs sélectionnés avec soin dans sa chambre noire. Son papier photosensible à la main, le photographe passait le long d'une rangée de sept agrandisseurs afin d'exposer manuellement un élément de l'image après l'autre pour réaliser le motif pré-visualisé. Ainsi, les paysages de rêve, les fantasmes ou les cauchemars qui en résultent, sont essentiellement des tirages quasi uniques, même si Uelsmann a toujours essayé de produire dix tirages comparables de chaque sujet.

Jerry Uelsmann a bénéficié d'une importante reconnaissance institutionnelle dès 1967 avec une première exposition personnelle au Museum of Modern Art, New York, commissariée par John Szarkowski.

* Galerie Château d'eau, Toulouse, <http://www.galeriechateaud'eau.org/wp/jerry-n-uelsmann/>

Source : dossier de presse



© Jerry Uelsmann, Untitled, 1980, tirage argentique, 40.6x50.8 cm. Courtesy Fabian & Claude Walter Galerie



© Jerry Uelsmann, Untitled, 1997, tirage argentique, 50.8x40.6 cm. Courtesy Fabian & Claude Walter Galerie



© Jerry Uelsmann, Untitled, 1982, tirage argentique, 50.8x40.6 cm. Court. Fabian & Claude Walter Galerie
Cette image a inspiré Jon Bon Jovi pour le morceau "This House Is Not for Sale", qui donne son titre à l'album sorti en 2016 et qui comporte un détail de cette photographie en couverture.



© Sinje Dillenkofer, CASE 82, 2010, Daguerreotypes of family photographs, about 1870, property of his Highness Friedrich Duke of Württemberg, Castle Friedrichshafen, c-print sous verre, monté sur aludibond, 125x169 cm. Courtesy Bildhalle

Sinje Dillenkofer. Translocals

Bildhalle, Zurich, 25.03. – 06.05.2017

www.bildhalle.ch

L'exposition *Translocals* est une série de vues de l'intérieur de réceptacles historiques et modernes, dont Sinje Dillenkofer (1959, DE) a réalisé les photographies dans des collections privées et publiques ou dans des archives de musée, dont le Louvre à Paris. Elle s'intéresse principalement aux récipients vides, étuis, coffrets et boîtes : les « architectures des archives ». Pour l'artiste, montrer comment certains objets sont stockés, archivés et préservés acquiert le statut d'un « examen socioculturel » à partir duquel les structures de pouvoir et les valeurs morales peuvent être déduites. En effet, la façon dont une société et une culture spécifiques archivent des artefacts nous en dit beaucoup sur ce qu'elle considère comme « beau », « significatif » ou « important ».

Les photographies de Dillenkofer sont des images autonomes, abstraites, où le temps et le passé deviennent visibles. Les lignes et les formes émergent parce que les articles précieux, tels que des instruments scientifiques, des bijoux ou des articles pour l'usage quotidien, ont été protégés et archivés. Les objets eux-mêmes n'apparaissent pas dans les images, mais sont présents à travers la forme négative de l'espace creux rembourré des réceptacles. Leur impression permet aux photographies d'assumer une qualité picturale, une vie poétique propre.

Sinje Dillenkofer considère la photographie à la fois comme un média artistique et un outil documentaire qui permet ici de thématiser sa vision de la vie et de la société. Ses travaux analysent les structures sociales, les valeurs morales et les concepts en relation avec la nature. Ce sont souvent des études typologiques qui nous incitent à nous demander quelle individualité, et quel respect, une société est-elle disposée à accorder à quelque chose qu'elle considère comme « étrangère » ou « digne de confiance » ?

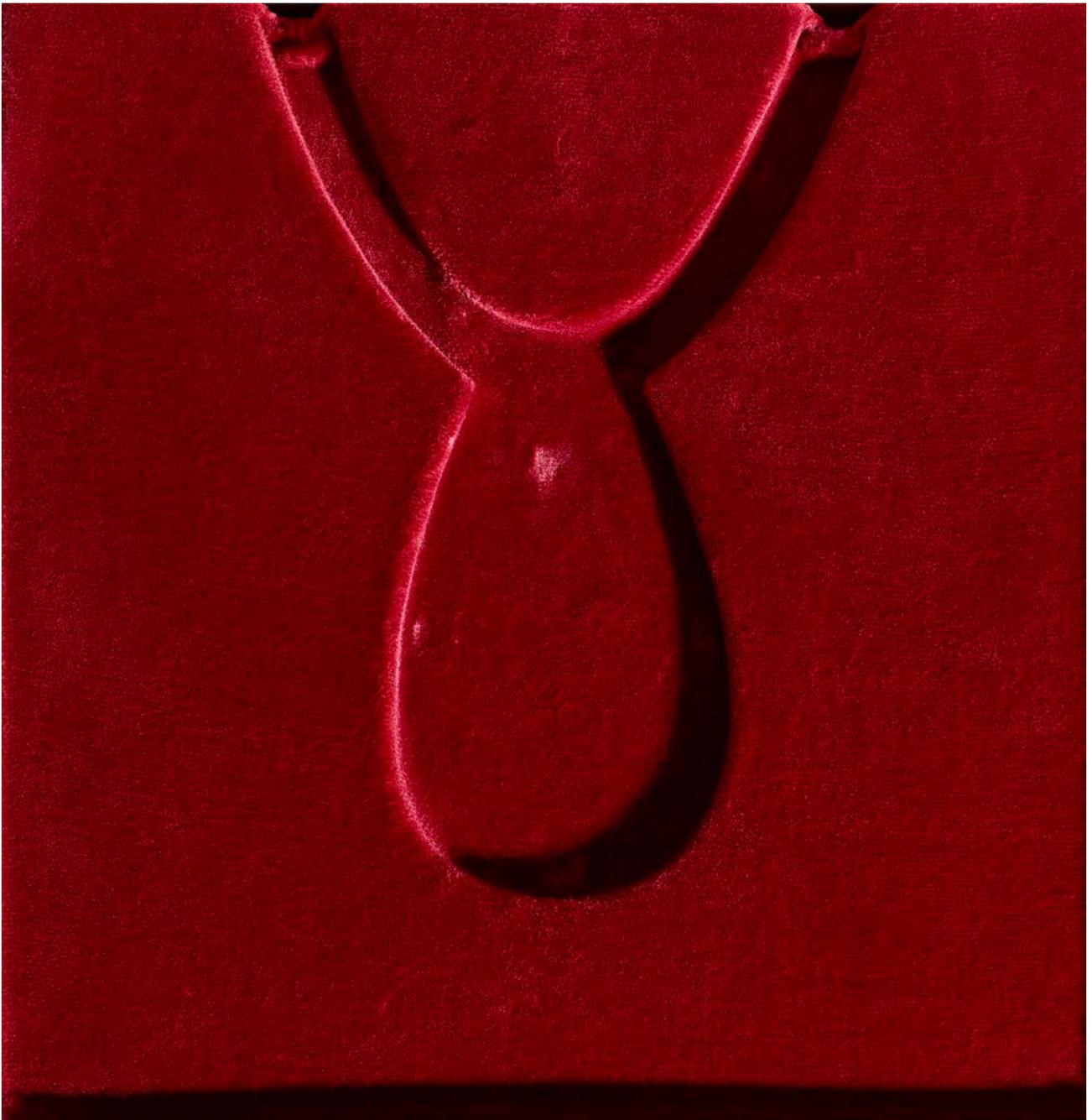
Source : dossier de presse



© Sinje Dillenkofer, CASE 70, 2006, Jewellery, around 1960, private property, tirage gélatino-argentique, monté sur aludibond, cadre en bois, 147.5x107x4 cm. Courtesy Bildhalle



© Sinje Dillenkofer, CASE I 12, 2015 Religious picture object in shape of cross (Way of the Cross), about 1950 Swarovski Corporate Archives, Wattens, Tyrol, tirage pigmentaire sur papier Hahnemühle PhotoRag monté sur aluminium, caisson américain en bois, 44x26.2 cm. Courtesy Bildhalle



© Sinje Dillenkofer, CASE I 13, 2015, Order of Merit awarded by the State of Tyrol, 2nd half 20th century, conferred by the State of Tyrol for outstanding service in the area of politics, business or culture, TLMF, Historical Collections, Innsbruck, tirage pigmentaire sur papier Hahnemühle PhotoRag monté sur aluminium, caisson américain en bois, 44x42 cm. Courtesy Bildhalle



© Veronica Bailey, Russell's modern Europe, de la série Hours of Devotion, 2007, tirage Lambda, 186x126 cm. Courtesy Bernheimer Fine Art

Veronica Bailey. Memories within the Archives

Bernheimer Fine Art, Lucerne, 09.02. – 13.04.2017

www.bernheimer.com

Veronica Bailey (1965, GB ; vit à Londres) produit des séries photographiques issues de ses visites dans différentes archives. L'artiste explore les moyens de communication humains traditionnels et la nostalgie des connaissances transmises par les différents supports sur papier : livres, journaux, lettres... devenus rares à l'ère du rapport immatériel aux savoirs. L'artiste approche les objets du quotidien en réalisant des images très composées où chaque sujet est mis en valeur devant un fond sombre par un éclairage doux et subtil. Les traces d'usage et des bribes de textes manuscrits dévoilent le vécu de chaque chose, tout en révélant la touche subjective propre à la démarche de Veronica Bailey.



© Veronica Bailey, Mad with Envy, de la série Postscript, 2005, tirage Lambda, 72.4x32 cm. Courtesy Bernheimer

From: Roland Penrose
[21 Downshire Hill, Hampstead, London]
To: Madame Lee Miller Eloui,
Villa Albeit, Sharia Sabri Pacha, Dokki, Giza, Cairo
Postmarked: Cairo 8pm April 8th 1938.



© Veronica Bailey, Apollo, de la série Modern Myths, 2010. Courtesy Bernheimer Fine Art



© Veronica Bailey, Hestia, de la série Modern Myths, 2010. Courtesy Bernheimer Fine Art



© Jean Revillard, Sarah, région de Turin, Italie, 2010, de la série Sarah on the bridge, 2010-2011. Courtesy BelleVue

Bildgewaltig – Frauenporträts

BelleVue, Bâle / Basel, 12.03. – 09.04.2017
www.bellevue-fotografie.ch

Avec : Reto Albertalli, Daniel Auf der Mauer, Christian Bobst, Michael Hauri, Jean Revillard

Les cinq séries présentées dans *Bildgewaltig* rendent compte de contextes très différents dans lesquels les femmes sont soumises à la violence. Ces photographies impressionnantes (*gewaltig*), accompagnées parfois d'une projection vidéo, donnent un aperçu de la vie de ces femmes. Avec différents langages visuels, cinq hommes nous racontent leurs histoires souvent peu médiatisées qu'ils ont ramenées d'Afghanistan, d'Inde, du Vietnam, de la Namibie et de l'Italie. Les cinq photographes abordent la complexité du thème difficile de la violence, chacun avec sa propre approche de la narration visuelle. L'exposition a été présentée en avril 2016 sous le titre *MAZgalerie édition #1* à Photobastei, Zurich. L'école suisse de journalisme MAZ est l'un des partenaires de BelleVue, avec lequel l'association a des projets communs à venir.

" J'ai rencontré Sarah un jour de mars dans une forêt, le long d'une route de campagne au Nord Est de Turin. Elle vendait son corps sur un chemin de terre. La rencontre fut farouche, pleines de peurs réciproques, et les premières photos bancales. Sarah n'était pas qu'une fille parmi d'autres à photographier sur ces routes de campagnes au Nord Est de Turin. Ces zones, je les repère à l'aube depuis plusieurs mois. Je tourne en rond sur quelques routes pour cartographier les places des »lucioles « comme on les appelle en Italie, pour rencontrer les filles en prostitution qui remboursent ainsi leur passage en Europe. Et à force de passer et de repasser encore, à force de m'arrêter, à force de dire simplement bonjour, une fille m'a accordé sa confiance. Et Sarah sur son pont s'est révélé être une évidence. Il y a la fille, Ses mots. Il y a sa route, sa chaise, son feu et son parasol. Il y a ce chemin de terre, la forêt, les matelas, et au milieu il y a ce pont qui à lui seul est une métaphore de ce passage si difficile pour gagner l'Europe."

Jean Revillard (Caluso juin 2010)

Source : <http://www.galeriecerami.be/exhibition.php?id=107>



© Reto Albertalli, de la série The Girls of Kabul, Afghanistan, 2011-2012. Courtesy BelleVue

" Si la guerre est un domaine réservé au genre masculin, les violences contre les femmes en constituent un corollaire immédiat. Bien que la Constitution afghane de 2004 garantisse l'égalité de tous les citoyens, l'écart avec la réalité est dramatique: 57% des mariages forcés concernent des mineures. Et à l'intérieur des murs, les épouses sont en proie à des abus sexuels, psychologiques, religieux, économiques. Il n'est pas surprenant que des milliers de femmes afghanes se donnent la mort chaque année. Les visages photographiés par Reto Albertalli émergent presque miraculeusement de la déchéance de la condition de la femme après trois décennies de conflit. Des femmes dont nous ne savons rien et dont on espère qu'elles échapperont à un destin tragique. Des jeunes filles qui ont demandé à Reto Albertalli d'être photographiées malgré les risques que cela implique. Il enseignait alors la photo à l'Afghan Mini Mobile Circus for Children. Il passait son temps avec les garçons, car les filles n'avaient pas le droit d'établir un contact visuel avec lui. Jusqu'au jour où la plus courageuse lui a demandé de fréquenter le cours de photographie. Les autres ont suivi et l'approche s'est faite pas à pas. Un jour, Albertalli a mis sur pied un studio rudimentaire et leur a demandé de poser. Elles ont accepté. À cette série de portraits en couleur, Albertalli ajoute des photos en noir et blanc dans lesquelles les personnages masculins sont dominants. À l'image d'une société gouvernée par des hommes violents et corrompus. "

Source : Reto Albertalli (2013)



© Daniel Auf der Mauer, Renu Singh, Inde, 2015, tiré du projet Nobody's Women. Courtesy BelleVue

Nobody's Women. Breaking the Silence: Sexual Abuse in India

For 30 years attorney-at-law Renu Singh and her NGO Samadhan has given shelter, counselling and support to women in northern India who have suffered sexual abuse and exploitation.

According to NGO statistics, only approximately 15% of all rape cases are reported, only 1% of which go to court. Most families of rape victims fear public shaming – in order to preserve the family honour abused women often are forced to marry their rapist, who then can continue to abuse them at will. Generally, the blame is put on the abused woman for "enticing" the rapist to rape her, and there is a deeply rooted culture of tacit consent to sexual abuse of women permeating Indian society as well as the political and justice system.

Those who have the courage to flee are nobody's women, outcast from their families and their community.

In this mini documentary, both Reema, a young women who has suffered sexual abuse since she was a child, and Renu Singh tell personal stories of abuse, sacrifice and, ultimately, empowerment of women.

For her own protection, Reema's original name has been changed and she appears veiled.

Source (pour voir le film) : <https://vimeo.com/165009931>



Michael Hauri, Thao, Vietnam, de la série Sold, 2012. © Michael Hauri / Globetrotter World Photo. Courtesy BelleVue

Thao* was trafficked by a thirty year old woman in the same village and they quite knew each other. On the way back home from school (and just around 200 m away from home), the woman invited her to go to the market together (there are markets in both Vietnam and Chinese side in the border area). They passed the borderline and the predator told the girl to go ahead and the trafficker had some people (having negotiated beforehand for the price and procedure to take Thao) to take her away. Thao was 14 at that time and passed through 3 buyers who didn't want to buy her in the first 3 days, only in the fourth day the fourth Chinese buyer bought her to do the work in his cow farm. She was then to work in the field with no payment and only twice meal per day (morning and evening). Abused to work there for 13 months, she was lucky when one day on the 13th month, the Chinese police came and checked the identity of every worker in the Chinese buyer's farm. The farm owner was caught in the act of illegal workers while Thao was sent back to the border guards and later home. Thao now has just married to a husband just few months after going back to Vietnam. Even though life is tough here it is still much better than what she has experienced during her 13 month stay in China.

*Name has been changed

Source : Michael Hauri



© Gérard Pétremand, de la série Venise, décors froissés, 2016. Courtesy Fondation Auer Ory

Gérard Pétremand

Fondation Auer Ory pour la photographie, Hermance, 02.02. – 15.05.2017
www.auerphoto.com

Cette exposition personnelle montre une vision pictorialiste de la ville en 2016. Gérard Pétremand (1939, CH) ne nous a pas accoutumés à des images de quidams dans leurs milieux. Et s'il choisit de le faire dans sa série *Révé ... Venise*, c'est bien pour, une fois de plus, prendre les fausses vérités à rebours, se placer là où ne l'attendait pas et nous interroger sur ce que l'on voit, voire sur ce que l'on perçoit.

Loin de tout cliché ou *veduta* clinquante propice au *selfie* ou à l'attractivité touristique, l'artiste nous donne à voir cette Venise où ses rares habitants promènent leur solitude comme leurs chiens, et dissimulent leur intimité derrière les innombrables grilles de cette ville décor. Les scènes les plus banales y prennent des airs d'intrigues, voire de drame imminent, le bâti campant une mise en scène stimulant notre imaginaire. Tous nos sens captent à notre insu cette vision quotidienne qui finalement nous imprègne plus durablement que les visites « obligées » des sites emblématiques.

Gérard Pétremand est né le 20 juillet 1939 à Genève. Il fait ses débuts en photographie à Paris auprès d'Edouard Boubat et Jean-Philippe Charbonnier pour le magazine *Réalités* et collabore aux éditions Connaissances de Arts et Réalités-Hachette. De retour en Suisse il ouvre son propre studio à Genève. En 1974 il devient photographe indépendant et publicitaire et travaille pour de nombreuses marques puis se consacre ensuite à des recherches personnelles (*Architecture rurale en suisse*, *De la tête aux pieds* sa première série, *Lux*, *Photosourires*, *Peinture de lumière*, images couleur de *Identités*, etc).

Notons comme événements majeurs : Il crée un drapeau pour la commémoration de l'entrée de Genève dans la Confédération suisse (Pont du Mont-Blanc Genève). Il crée des objets et des jouets dont la fameuse Vache rouge. Il participe à neuf émissions de la TV Suisse Romande *Sur un plateau*, collabore à l'émission de Radio Suisse Romande *Empreintes des arts*. Parallèlement, il voyage et photographie dans le monde, réalise des décors de théâtre. Platicien en architecture, il collabore comme expert à l'EPFL à Lausanne. Participant à de nombreux concours dans le monde, une douzaine de prix viennent couronner ses travaux. Tout au long de ses soixante ans d'activité, il pratique une photographie constamment renouvelée dans ses enjeux, ses techniques et ses réalisations.

Source : communiqué de presse



© Anne Lutz & Thomas Stöckli

Bipolaire

Espace Abraham Joly, Belle-Idée HUG, Chêne-Bourg, 09.02. – 28.04.2017
www.arthug.ch

Avec : Pauline Aellen, Nathan Hofstetter, Kim Andenmatten, Alain Kissling, Jeremy Ayer, Anne Lutz & Thomas Stöckli, Guillaume Baeriswyl, Marc Pahud, Brigitte Besson, Liliane Sticher, Adrienne Bovet, Scott Typaldos, Noé Cotter, Collectif UPHO, Emilie Crittin, Lucie Viriot, Théa Giglio, Marieke Zapas'nik.

Vingt photographes racontent la maladie en images. Professionnels ou amateurs, ils invitent le spectateur à s'interroger sur la représentation d'une maladie psychique et, ainsi, ouvrent le dialogue à travers une multiplicité de regards. Un projet de l'association Synapsis avec le soutien de la Fondation Engelberts et des Affaires culturelles des HUG, en collaboration avec le Service des spécialités psychiatriques, Unité des troubles de l'humeur du DSMP des HUG.



© Thomas Kern, Carrefour Feuilles, Port-au-Prince, 2004. Courtesy Fotostiftung & Focale

Thomas Kern. Haïti. Libération sans fin

Focale, Nyon, 05.03. – 16.04.2017

www.focale.ch

Thomas Kern (1965, CH), cofondateur de l'agence photographique suisse Lookat Photos, s'est fait un nom dans les années 1990 avec des reportages qui traitent des effets de la guerre, des conflits et autres séismes. Il se rend pour la première en Haïti en 1997 pour le compte du magazine culturel du. Depuis, il y retourne régulièrement pour documenter par l'image l'histoire tourmentée de ce pays malmené, autrefois avantageusement connue sous le nom de «Perle des Antilles». Les photos noir-blanc de Thomas Kern documentent la lutte quotidienne pour la survie dans une des régions les plus pauvres de la planète avec une discrète empathie. Elles montrent les efforts sisyphiens de la population haïtienne pour sortir de la misère, mais aussi les petites joies d'un quotidien marqué par les catastrophes naturelles, l'instabilité politique et un désastre écologique rampant. Elles racontent en outre l'histoire de l'esclavage, la consolation recherchée dans le monde spirituel du vaudou. L'exposition de la Fondation suisse pour la photographie, un panorama photographique qui s'étend sur plus de quinze ans, met un point d'orgue au projet actuellement le plus important de Thomas Kern : le portrait d'un pays où l'extrême pauvreté et la fureur de vivre se côtoient.

Source : dossier de presse Fotostiftung Schweiz



© Thomas Kern, Paradis, Léogâne, 2015. Courtesy Fotostiftung & Focale



La famille d'Auguste Vautier-Dufour : Emma, Camille, Emmeline, Germaine, Hilda, Auguste, en patins sur le lac de Neuchâtel gelé, devant la villa Fleur d'Eau à Grandson. Vue probablement prise au Téléphot, vers 1910. Courtesy MSAP

Auguste Vautier-Dufour et le Téléphot

Musée suisse de l'appareil photographique, Vevey, 15.03. – 27.08.2017
www.cameramuseum.ch

En été 2012, le Musée suisse de l'appareil photographique fut abordé par une famille en possession d'un fonds lié à Auguste Vautier-Dufour, l'inventeur du Téléphot. Consciente de sa valeur et de la précarité des conditions dans lesquelles se trouvait cet ensemble de documents et photographies, la famille songea aussitôt à l'institution veveysanne. En fin 2013, ce dépôt s'est transformé en don en vue d'une meilleure prise en charge de sa conservation et restauration. Grâce au soutien de Memoriav, ce fonds a pu être restauré sous la direction de Christophe Brandt de l'Institut suisse pour la conservation des photographies (ISCP) à Neuchâtel et fait l'objet de la présente exposition et d'une publication.

En Angleterre, Thomas Rudolph Dallmeyer, fils de John Henry, breveta le premier téléobjectif en 1891 en plaçant une lentille divergente à l'arrière d'une construction d'objectif normal pour agrandir l'image. L'idée sera reprise pour aboutir au début du 20^e siècle à la production de telles optiques par les principaux producteurs d'instruments photographiques. L'usage d'une focale plus longue (supérieure à la diagonale de la surface sensible) permet d'obtenir un angle de champ plus restreint tout en rapprochant des sujets éloignés, mais le dispositif devient lourd et encombrant. La téléphotographie est alors dans l'air du temps et ce dans des champs d'application divers tel que le domaine militaire, la photographie aérienne ou encore la photographie astronomique. Passionné d'astronomie, Auguste Vautier-Dufour a mené diverses expériences photographiques dès les années 1890.

Après des mois de travail, Auguste Vautier-Dufour et Emile Schaer élaborent un instrument de conception tout à fait novatrice, trois points le démarquant de l'usage d'un téléobjectif : la luminosité ; la netteté et le grossissement. Le brevet pour le Téléphot, système Vautier-Dufour et Schaer, était obtenu le 14 mars 1901. Pour commercialiser son appareil, Vautier-Dufour créa avec le photographe genevois Fred Boissonnas en 1904 la Véga, Société Anonyme de Photographie et d'Optique, sise à la rue Versonnex à Genève. Divers modèles furent produits dès 1904 : l'Aéro-téléphot pour les prises de vue aériennes, le Ciné-téléphot se montant sur une caméra ainsi qu'un modèle stéréoscopique, le Téléphot lui-même existant en divers formats et exécutions.

Commissaires de l'exposition : Katia Bonjour, Pascale et Jean-Marc Bonnard Yersin



Auguste Vautier-Dufour avec un Téléphot dans une forêt, vers 1910. Courtesy MSAP

Auguste Vautier-Dufour, originaire du Châtelard et des Planches (Montreux), naît le 19 septembre 1864 à Grandson. Fils de Jules Vautier et Louise-Charlotte Duvoisin, il appartient à une famille de notables de Grandson, propriétaire de la plus ancienne et la plus importante manufacture de tabacs vaudoise fondée par son oncle Henri Vautier en 1832 et dont il assumera d'ailleurs la direction.

Il épouse le 21 juillet 1887 Emma Dufour, fille de Charles Dufour, professeur de mathématiques et d'astronomie à l'Académie puis à l'Université de Lausanne, et d'Aimée-Rosalie Falquier. Ils ont quatre enfants: Emmeline Germaine, Hilda et Camille.

Passionné de photographie astrale et de sciences, il fait construire à Grandson la villa Fleur d'Eau équipée d'une coupole et d'un observatoire. Sa soif de connaissance ainsi que son incroyable éclectisme permettent à Auguste Vautier-Dufour d'imaginer et d'inventer le Téléphot. Si son invention ne lui apporte pas la fortune, elle fait cependant de lui «un savant dont notre pays s'honorait»*.

Dès 1903 et jusqu'à la fin de sa vie, Auguste Vautier-Dufour sillonne la Suisse romande afin de transmettre sa passion au public lors de nombreuses conférences et projections. Auguste Vautier-Dufour meurt le 02.12.1932 à Grandson.

Le fonds est constitué des documents suivants:

- environ 360 tirages photographiques de divers formats, dont de nombreuses copies contact
- une soixantaine de cartes de visite et cartes de cabinet
- environ 190 cartes postales sur papier au gélatino-bromure d'argent
- 168 diapositives sur verre
- 3 tirages collés sur carton de vues de Grèce réalisées par Frédéric Boissonnas au moyen d'un Téléphot
- 1 album Kodak contenant des photographies réalisées avec un appareil Kodak du début du XXe siècle
- divers documents imprimés et manuscrits

Source : dossier de presse

* "Décès de l'inventeur du Téléphot", *L'Illustré*, n°51, 15 décembre 1932, p.1612



Werner Bischof, International Press photographers covering the Korean War, South Korea, Kaesong, 1952 © W.B. / Magnum Photos

Werner Bischof, René Burri, Gotthard Schuh. Masterworks

ArteF, Zurich, 09.03. - 01.07.2017
www.artef.com

Des tirages originaux et des vintages de trois grands photographes suisses de l'histoire du reportage : voilà de quoi plaire aux collectionneurs en quête d'objets de valeur et d'icônes modernes, plutôt que d'originalité !



© Gotthard Schuh, Garçon jouant, Java, 1938